Pamph.
LF
B.

ADÈLE BIBAUD

Lionel Duvernoy

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

165997
13.10.21.

MONTREAL, 1912

UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY

ADÈLE BIBAUD

Lionel Duvernoy

MONTREAL, 1912

Enregistré conformément à l'Acte du Parlement du Canada, en l'année mil-neuf-cent douze, par Adèle Bibaud, au bureau du Ministère de l'Agriculture.

Digitized by the Internet Archive
in 2019 with funding from
University of Toronto

https://archive.org/details/lionelduvernoy00biba

Lionel Duvernoy

Lionel Duvernoy, homme de science et de génie, véritable encyclopédie vivante, cherchait une âme ; une âme qui fut sienne, où ses pensées, ses sentiments, ses goûts, ses aspirations, ses enthousiasmes se retrouveraient enfermés, tel qu'en un coffret d'or ; où tout ce qu'il éprouverait se réfléterait ; phonographe parfait répétant ses paroles ; idéal introuvable que depuis des années, aussi malheureux que Byron, il s'acharnait à découvrir. Car il n'était pas banal Lionel, avec sa belle figure, sa stature d'athlète, ses manières attrayantes, son esprit fin se révélant au dehors par le timbre séduisant d'une voix chaude, pénétrante, mélodieuse, sachant si bien dire.

Lionel savait ce qu'il savait, son érudition profonde lui laissait ignorer très peu de choses. Son grand savoir le faisait s'isoler des masses, qui le fatiguaient, l'énervaient, la bêtise

humaine l'ennuyait souverainement: il était l'exception sur le cent collectif; sur cent individus quatre-vingt dix neuf sont des niais, donc il était l'homme à plaindre, celui qui pense, qui voit, qui sent, qui souffre; qui souffre de l'isolement de son génie, le faisant un peu ressembler au malheureux voyageur égaré dans une contrée sauvage, où tout ce qu'il dit, tout ce qu'il fait paraît étrange, ridicule à ces incivilisés, le regardant avec des yeux surpris étonnés.

Pauvre Lionel. Oui, il souffrait de se voir perdu au milieu d'un entourage toujours nombreux, qui le recherchait, le cajolait; le flattait. Il était riche, puissant, savant; on l'entourait, on le voulait: les femmes se l'arrachaient. Lui restait charmant, mais impassible et froid; son bel oeil noir était trop profond, lui révélait trop vite la petitesse des caractères, la ruse, le mensonge, l'hypocrisie. La psychologie humaine n'avait pas de secrets pour lui.

Au début de sa vie, il avait étudié la médecine, il avait vu couper bien des corps, des bras, des jambes, sans vouloir lui-même opérer. De toutes ces boucheries humaines il avait conclu que pour sauver trois individus on en faisait mourir six. Ce problème résolu il abandonne la science d'Esculape, pour l'étude du droit; là encore, il trouva des mécomptes; le droit c'était la raison du plus fort; la justice,

un mythe. Il se livrerait à la sculpture, le marbre qu'il polirait, le marbre froid et dûr il saurait par la seule force de son génie, de sa volonté en faire une oeuvre d'inspiration sublime.

Il se mit à l'ouvrage travailla fort, et en peu d'années réussit. A l'exposition des Arts à Paris, il obtint le premier prix pour sa statue de l'Attente. Il eut un succès monstre, on l'acclama dans un délire d'enthousiasme, les hommes l'enviaient, les femmes le couvrirent de monceaux de fleurs.

Un prix fabuleux lui fut offert pour son chef-d'oeuvre, il refusa et tel qu'un mari jaloux, courut s'enfermer avec son trésor; comme Pygmalion il se mit à aimer sa statue. Il rêva de ces yeux, de cette bouche, de cette âme qui semblait s'échapper de ses lèvres; il entendit d'elle les paroles qu'il voulait entendre de l'être aimé, il lui sourit et vécut ainsi du rève, assez heureux pendant quelques semaines; mais un beau jour, malgré toute la séduction de la déesse, il trouva vides les pièces qu'il habitait. Le mal dont il avait beaucoup souffert le reprit. Il résolut de voyager, il parcourrait le monde, il la trouverait cette âme fraternelle qu'appelait son âme; cette étoile de son ciel, ce souffle de son existence, elle existait; mais où? S'il ne l'avait pas rencontrée en France, pays

des lumières, du sentiment et de toutes les grandes idées, n'était-ce pas une utopie d'espérer la trouver ailleurs? Cependant poussé par le désir de se sentir compris, il obéit à la force irrésistible qui l'entrainait toujours vers l'inconnu.

Il avait visité déjà le continent européen sans succès, il voyagerait vers le Nouveau-Monde, sol natal des Atala, des Evangeline. Oui, il irait jusqu'en ces terres lointaines. Avant toutefois il verrait l'Afrique; il voulait étudier toutes les femmes, les blanches, les noires, les jaunes. Trouverait-il plus de noblesse chez les nations sauvages, chez l'être n'étant pas l'esclave des conventions mondaines, nées pour étouffer la droiture des sentiments, rapetisser les natures en les assujettissant à une loi commune, étreignant dans leur âme ces élans spontanés de générosité, de sacrifice, de désintéressement, que l'homme du monde appelle exaltation. La civilisation porté à son paroxisme n'est-ce pas le décivilisation, n'est-ce pas l'engloutissement de toutes les aspirations, l'obstacle au vrai bonheur? avec ses préjugés, n'estce pas le berceau des maux de la société, le berceau de toutes les souffrances, les haines, les jalousies, de toutes les démoralisations humaines? C'est le rieur éternel qui fait entendre son cynique ricannement devant la naïveté de la vierge émue qui croit encore à la vertu. Ah!

oublier le monde entier, s'enfoncer dans la profondeur des forêts, des déserts affranchi de toutes les fausses idées d'une fausse société: être franchement soi en pressant la main d'un autre soi-même, oser dire ce que l'on pense, ce que l'on sent, ce que l'on éprouve, se laisser être heureux voilà la vraie sagesse. Ce bonheur il le voulait, à tout prix, il le trouverait. Dans cette détermination il entreprit ses longs voyages.

Sa première étape fut au Caire. Arrivé à l'endroit où le plus grands des guerriers harangua ses soldats, le sculpteur s'arrêta impressionné, saisi d'émotion devant la face sinistrement triste du sphinx, monstre de l'antiquité placé entre les trois pyramides, dont la majestueuse grandeur lui forme une garde royale, Dorées des rayons jaunissant d'un ciel où le soleil s'endormait, elles lui parurent d'une faste légendaire. Le génie des siècles passés l'enthousiasmait. En contemplant la figure morne, le regard sombre du colosse, qui semble reprocher au temps d'avoir enfoui ses griffes dans le sol, d'avoir assoupi sa force en l'enlisant jusqu'au cou, de l'avoir presque désarmé en lui enlevant son prestige d'incompris, Lionel se sentit envahi d'une triste mélancolie; lui aussi depuis des années était incompris, il ne pouvait trouver celle qu'il cherchait. Au fond de son âme, il demandait la lucidité du malheureux

Ferme du Nord Ouest.

fils de Laïus, vainqueur de l'être fantastique. Où est-elle? Avec ce but fixe de sa vie in entra dans le désert, non sans avoir auparavant escaladé, avec l'aide des Bédouins, les Pyramides, voulant éprouver la terreur vertigineuse que l'étranger ressent en visitant ces masses imposantes.

Le désert n'était-ce pas l'image de sa vie? Ses pas s'y enfonçaient géométriquement, systématiquement, réguliers, uniformes comme tous les jours de son existence. Les collines, les vallons, qu'il y découvrit, il les comparait aux émotions violentes qu'il avait quelquefois eprouvées, aux heures où il avait cru enfin pouvoir réaliser son rêve; les courants ondulés, aplanis, sans trève, c'était la réalité, c'était la vie qui passe où le sable poudreux efface toutes les illusions: l'oasis, où quelquefois sur sa route il abreuvait ses lèvres desséchées, c'était les douces rêveries de cet amour idéal qui l'avait jusqu'alors préservé des amours vulgaires, lui conservant toute l'ardeur de ses nobles tendresses, pour cette femme souhaitée, pour cette nature devinatrice, vers qui les élans passionnés de son coeur le poussaient. Ainsi il avait passé sa première jeunesse, ainsi il avait souffert, anisi il avait aimé, soutenu par cette flamme mystique, le faisant une exception aux autres hommes. Sa grande érudition, son ardeur pour l'étude des choses abstraites, l'a-

vaient aidé à supporter cet isolement volontaire, dont cependant saignaient toutes les fibres de son âme, par ce qu'il était plus noble; plus grand que la généralité des êtres humains, il ressentait une douleur immense de se sentir toujours seul au milieu de son entourage.

Découragé il se demandait, avec tristesse, si le gardien suprême de tous les mystères physiques, métaphysiques, hiératiques, systématiques, l'avait jeté dans l'océan universel, lui infime atôme, pour suivre le sentier déjà battu des primitives générations, acceptant comme un legs héréditaire les jouissances matérielles, sans préocupation du véritable idéal, qui nous rapproche du Souverain des mondes; si toutes ses aspiration devaient s'éteindre faute d'aliment, comme les pâles rayons de l'astre des heures sombres à l'approche du jour.

Sa mélancolie augmentait, ainsi que les ombres de la nuit, elles aussi entraient dans son coeur, avec les mornes solitudes des régions environnantes. Cet homme si brave, si courageux, pour affronter les périls, pour supporter les douleurs physiques, les plus cuisantes, avait quelquefois, telle qu'une petite femme nerveuse, des défaillances, des désespérances, devant son impuissance à trouver le remède au mal moral qui voilait tout son ciel. Parfois au milieu du Sahara il s'était arrêté ému, surpris aux accents de sa voix répétant à son insu:

"Où es-tu, où es-tu?" interrompant soudain le calme de cette mer de sable; de ce monde où tout était plongé dans un sommeil de mort, où nul indice ne révélait la présence d'un insecte, d'un oiseau, d'une plante animée, où pas un souffle d'air ne gémissait dans l'espace, où tout ce qui respire était frappé d'immobilité complète, le pénétrant d'un sentiment d'oppression, de tortures angoissantes ; pendant quelques secondes il se sentit incapable d'avancer; il voulait fuir pour aller ailleurs entendre vibrer un son vital, un simple bourdonnement de scarabée, un bruissement d'herbe, un froissement de branche cassée: mais tout son être semblait paralysé, il croyait entendre dans son hallucination le glas funèbre tinter son De Profondis, et comme bien d'autres voyageurs avant lui se l'était demandé, Lionel murmura; Est-ce la dernière heure? par un supème effort il réagit contre cette torpeur et parvint à une oasis, où il put inonder son front brûlant, dans une eau bienfaisante; elle lui rendit le courage Ranimé il réussit à franchir en peu de temps les sables du désert.....

Après le désert Monsieur Duvernoy passa en Italie; se dirigea vers l'Inde visita le Japon, traversa le Grand Océan, puis enfin posa ses pieds sur le sol d'Amérique. Chose étrange en respirant les premières bouffées d'air à Victoria, il éprouva les douces sensations de l'a-

moureux éconduit, recevant un bonquet, qui lui annonce, qu'on le regrette, qu'on le rappelle.

Tout lui plaisait au Canada, la chaîne des Rocheuses, avec ses pics, ses glaciers ses pierres cristalines aux mille couleurs, l'émerveilla. Il trouvait là une infinité de petites Suisses, avec des montagnes plus hautes, des lacs plus grands. Le site poétique de Banff, à plus de quatre mille pieds d'élévation, entourée de pics hérissés, le captiva plus que tout autre endroit, ce fut à regret qu'il s'en éloigna pour traverser la prairie.

Il, fut surpris de trouver cette vaste région de l'Ouest si florissante, sillonnée de villes d'hier, bien bâties, jolies, coquettes, possédant un commerce étendu, des industries manufacturières, importantes. Les ranchs, aux nombreux troupeau l'étonnèrent; il se laissa séduire par la vie libre, affranchie de toute considération mondaine que menaient ces éleveurs de bestiaux, il passa plusieurs semaines au milieu d'eux et put ainsi constater la richesse du sol, dont la luxuriante végétation a valu à ces contrées le titre de: Grenier de l'Empire Britannique.

Lionel traversa ensuite, à la hâte, Winnipeg Toronto, Ottawa, voulant se rendre aux Bermudes avant la saison d'été; se reservant de visiter Montréal et Québec à son retour de ces

îles, dont il avait entendu vanter le climat enchanteur.

Notre héros ne fut pas désappointé dans son attente, car les Bermudes sont un véritable petit paradis terrestre. Des forçats envoyés par l'Angleterre, il y a plusieurs années, creusèrent dans le sol, de pierre blanche, spongieuse, des allées superbes, des chemins magnifiques; les travaux immenses faits par ces prisonniers joints à une végétation luxuriante, se renouvelant quatre fois par année, font de ces îles un endroit tel que raconté dans les contes d'Aladin. Le palmier Royal, le laurier d'une hauteur surprenante, borde de chaque côté, de ses fleurs abondantes, toutes les routes qui semblent des rubandelles blanches jetées sur un tapis d'émeraude. Le Pan-pan ainsi qu'une infinité d'arbres, de familles dfférentes, charment le regard; la grande variété, de cent soixante trois oiseaux, remplissant l'air embaumé et pur de leur chants, séduisent par la beauté de leur plumage et les mille poissons aux brillantes couleurs, offrent un véritable intérêt aux touristes.

Toutes les maisons faites de pierre blanche de la cave jusqu'au bout de la cheminée, ainsi que les huttes des indigènes, bâties de bois, que l'on peint en blanc, font l'effet d'immenses flocons de neige tombés au milieu d'un bouquet de verudure. Il semble que l'on doit tou-

jours être heureux dans un lieu où tout est si beau, si pur; pas une odeur infecte dans l'atmosphère. Un jour quelques citoyens voulurent introduire l'horrible automobile, avec son souffle empesté et malsain, quatre seulement y furent transportées; mais toute la population, intelligente, se leva pour protester; et fit disparaître la puante machine, aucun infernal destructeur de la santé n'est toléré dans cette terre bénie, destinée à rendre les forces et la vie aux faibles. Les Bermudiens conservent jalousement, l'inestimable joie, de pouvoir respirer à plein poumons les arômes suaves, des courants embaumés, de senteurs de roses, de lys, de laurier. L'âme du poête, du rêveur, éprouve une délirante ivresse, sous un ciel si clément.

Moore en ces lieux écrivit des vers sublimes, inspirés sous l'ombrage des palmiers et du fameux Calabash.

Lionel charmé, ému, écoutait, avec attention, la légende du Laurier nommé en anglais Oleander, que lui racontait son guide.

C'était deux jeunes fiancés que la mer furieuse avait séparés. Sur le bord du rivage la jeune fille regardait s'éloigner celui qui possédait son amour, lorsque les vagues devenues subitement furieuses l'engloutirent dans leur antre.

Eperdue, agonisante, la pauvre enfant, l'ap-

pelait avec désespoir "O Léandre! O Léandre! Hélas aucune réponse ne vint à son appel, rien ne reparut à la surface des eaux; mais avec les ondulations de l'air, toutes les fleurs, tristement, se penchant vers le sol, répétèrent avec l'infortunée O Leander! O Leander! comme si leurs voix pouvaient le ramener à elle, et de ce jour elles furent baptisées de ce nom.

Lionel en ceuillit deux ou trois, qu'il mit à sa boutonnière, il lui semblait qu'elles étaient ses soeurs, n'avait- elles pas appelé comme lui l'être qu'un coeur souffrant cherchait — cette similitude de sentiments le faisait les aimer. Charmantes fleurs murmura-t-il — vous êtes les sympatiques témoins de nos plus grandes joies, ainsi que de nos plus cuisants chagrins.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Bour-r-che, bour-r-che, bour-r-che. La roue du navire frappe la vague qui vient mourir au loin sur la grève. Le St. Irénée, fend les eaux du St. Laurent, avec une grande vitesse; on arrive à la Malbaie, sur la rive nord du fleuve, où les touristes jouissent d'un superbe panorama. L'oeil ne saurait se lasser d'admirer ce littoral enrubandé de routes ombrées, offrant aux regards mille tableaux variés; les ascensions subites s'y multiplient, avec une splen-

deur de décor vraiment grandiose; toute la rive ainsi escarpée, accidentée, se continue jusqu'au Cap Diament, que couronne la vieille citadelle.

Assise à l'arrière du paquebot une jeune fille, aux formes gracieuses et séduisantes, accusant toute la sève de la première jeunesse, au teint pâle; mais frais, aux lèvres de corail, aux traits d'une expression unique, suivait de ses beaux yeux couleur noisette, le vol téméraire de deux petits oiseaux que l'inexpérience de la vie avait fait s'aventurer, en chantant, un duo bien parfait, trop près d'une vague mugissante, la lame furieuse, ils ne la voyaient pas, traitresse elle les couvrit de son écume blanche — quelques secondes on vit leurs ailes se débattre, puis la force des eaux les retint dans son antre.

Anxieuse la jeune fille plongea plus avant ses regards dans le fleuve, espérant les voir reparaître; mais en vain, ils étaient bien ensevelis tous deux.

Pauvres oiseaux! qui tout à l'heure avez noté dans l'air une musique si joyeuse, vous voliez, vos coeurs battaient à l'unisson. Imprudents, vous ne saviez donc pas que tout l'univers vous en voulait? Jaloux de votre bonheur, mille lutins vengeurs vous poursuivaient; vous ne pouviez plus vivre, vous vous aimiez, tous les esprits malins demandaient votre vie.

Votre crime était grand, vous aviez oublié le monde entier, il fallait disparaître; tous les fluides magnétiques, diaboliques, déchainés contre vous, en même temps, vous précipitèrent dans ces eaux perfides, qui vous quettaient.

Ainsi pensant, émue, la jeune fille entra, ne voulant plus regarder cette onde méchante. Impressionnable et tendre cete mort l'attristtant. Lentement elle se dirigea vers le piano, inconsciente de tout ce qui l'entourait, ses doigts firent vibrer sur l'instrument les tristesses de son âme. Les impressions qu'elle venait d'éprouver elle n'aurait pu les dire, mais elle les exprimait avec une telle impression, une harmonie si suave, elle rendait des sons si réels, qu'on eut cru entendre une voix, des paroles, des soupirs, des gémissements, puis enfin des sanglots noyés dans un complet délire.

Perdue dans sa rêverie elle jouait, jouait toujours sans s'apercevoir qu'on avait fait cercle autour d'elle, qu'on l'écoutait avec extase. Enfin elle s'arrêta au contact d'une main tremblante qui inconsciemment s'était posée sur la sienne, un beau visage mâle et fier, le regard humide de larmes, penché vers elle, la contemplait et Lionel murmura.

—Pardon, excuse, mademoiselle, je me suis oublié, ce que vous venez de dire est si beau, si

beau! Où avez-vous appris tout cela? vous êtes si jeune. Il me semble qu'il faut bien de l'expérience, avoir vecu, avoir souffert pour rendre ainsi.

—Peut-être, monsieur, mais il y a des choses que l'on conçoit sans les avoir apprises, des choses qui nous font pleurer sans les avoir souffertes, des joies que l'on rêve sans les avoir éprouvées. Le plus petit incident parfois fait vibrer la lyre de nos nerfs, nous pauvres femmes, susceptibles aux moindres émotions. Mais vous allez rire de ma réponse, peu d'hommes nous pardonnent de nous laisser ainsi dominer par les impressions du moment, sans nous classer dans la catégories des exaltées.

—C'est là où l'on a tort, mademoiselle, reprit Lionel, moi je vous comprends ayant trop longtemps souffert du faux jugement des hommes. Je vous admire de ne pas penser comme tout le monde.

La jeune fille le regarda, avec surprise, étonnement, une expression de joie indicible remplit son regard d'une beauté incomparable, il y avait dans ses yeux tout un océan de tendresse et d'amour; elle tremblait, inconsciente; elle mit sa main dans la sienne tandis qu'une voie de l'âme partant de son coeur à ses lèvres murmurait, C'est lui, à la minute où Lionel s'écriait: C'est elle!!!

O lien mystique unissant deux êtres s'étant longtemps appelés, joie immense du retour de celui que l'on attendait sans l'avoir jamais rencontré, félicité d'un paradis perdu, dont le souvenir nous hantait, sans en avoir jamais sa-

Il la retrouvait dans toute sa beauté juvénile

vouré les délices, intense satisfaction de se sentir enfin compris, aimé. Ainsi que d'anciens amis ils échangèrent leurs pensées ; exprimant, ensemble les mêmes goûts, les mêmes sentiments. Il l'écoutait parler de ses poétiques

croyancess , qu'il avait toujours lui aussi gardées, chéries, dans son plus intime intérieur, mais, qu'il n'avait oser avouer à un monde sceptique et railleur.

Que d'éloquence dans l'accent des paroles de la jeune fille; sa voix avait des harmonies inconnues jusqu'alors, mais rêvées; avec qu'elle confiance elle lui parlait de ce qu'elle aimait, de ses inclinations de ses sympathies; par elle il se sentait complété.

Oh! ravissement! elle existait, il l'avait espéré sans le croire; et elle était canadienne, c'est-à-dire française; soeur par l'âme, elle était sa soeur cadette envoyée pour lui dans ce beau Canada, sol si fertil, où fructifie la bonne semence. Il la retrouvait dans tout son épanouisement, dans toute sa beauté juvénile, n'attendant plus que son frère aîné pour la conduire, par la main, dans les grandes routes déjà frayées par lui, route de tout ce qui est noble et beau.

O France, mère patrie, notre amour, notre orgueil, vogue vers nos rives, nous te souhaitons avec ardeur. Nous avons besoin que tu nous guides dans le sentier du savoir; nous voulons nous appuyer sur ton bras généreux, pour marcher sur tes traces et devenir comme toi, s'il est possible, dans l'avenir un foyer de lumières éclairant l'univers tout entier.

Une Lettre Anonyme

I

A Monsieur Edgard T...

Ne vous est-il jamais arrivé, mon cher Edgard, de recevoir des lettres anonymes. Tiens, voilà que je commence par une phrase qui ne devait être qu'au milieu de ma missive. Oui, cette question, je ne vous la ferai qu'après avoir raconté ce qui m'arrive. Vous le savez je vous initie aux moindres incidents de ma vie. Vous avez aussi une manière de questionner sans en avoir l'air, qui ne me permet pas de ne vous rien cacher, et quelquefois je suis fort étonné d'avoir mis au courant de toutes mes folies un sage tel que vous. Je vous entends vous écrier : flatteur ! Non, monsieur, je ne le suis pas ; ce métier je ne l'ai jamais appris, et dans tous mes longs voyages, en Europe, en Asie, en Afrique, je ne suis jamais

parvenu à me refaire, je suis toujours demeuré l'incorrigible Gaston, disant tout ce qu'il pense, ayant, malgré ses défauts, l'horreur du mensonge, l'amour du vrai, du bon du spirituel ; voilà pourquoi je suis demeuré votre ami le plus dévoué, car vous possédez ces trois qualités. Mais je me tais bien vite, vous me faites les gros yeux, les compliments vous ne les aimez pas. C'est juste, je vous ai déplu ; mille pardons, désormais je serai muet comme la tombe à votre sujet, et tel qu'un véritable égoiste je ne vous entretiendrai que de mon humble personne. Etes-vous content? Maintenant tournons la page.

Savez-vous comment je quittai Montréal l'autre jour, lorsque je pris le dîner avec vous? En véritable ours mal léché, sans prendre congé de personne. En voulez-vous savoir la cause? Ne cherchez pas trop longtemps, vous l'avez deviné, c'est la femme.

Vous savez comme moi, la femme se mêle à tout ce qui nous regarde. Avez-vous du bonheur, c'est la femme, avez-vous du malheur, c'est la femme, avez-vous des misères, des tracas, des ennuis, c'est encore la femme, l'éternelle femme. C'est elle qui bouleverse le monde, mais il paraît qu'il ne faut pas trop lui en vouloir, puisque sans elle il n'existerait pas, j'ai donc pardonné bien vite à celle qui m'a fait quitter si brusquement Montréal, car

Monument Maisonneuve à Montréal.

celle-là a droit à tout l'amour, la tendresse, le respect qu'un coeur peut éprouver, puisque c'est ma mère.

Comemnt, allez-vous me dire, votre mère, une femme de tant d'esprit, de tact, de finesse, a-t-elle pu vous causer des désagréments assez grands pour vous décider à laisser Montréal, où vous deviez passer six mois? il faut avoir été trop prompt, ou, mon cher, permettez-moi de le dire, il faut que vous ayez manqué de raison.

Parfait, je vous l'accorde, j'ai manqué de raison ; mais Edgard, avouez que les femmes d'esprit sont celles qui se fourrent les plus singulières idées dans la tête. Figurez vous que ma mère, savez-vous ce qu'elle voulait? Je vous le donne en mille, je vous le donne en cent, elle voulait me marier! Comprenez-vous enfin ce grand mot? me marier, moi, qu'en dites vous? n'était-ce pas assez pour me faire fuir jusqu'au Mont Blanc? Oui, je me sentais d'ardeur à gravir ces montagnes et à me laisser geler sur leurs sommets à cette proposition. Me marier, moi l'excentrique, moi le misanthrope, ah! ah! ah! du fond de ma retraite je vous assure que je ris de bon coeur.

—"Mon fils, m'a dit ma mère en commençant, savez-vous que vous avez bientôt trente-trois ans.

—"Oui, ma mère, je ne l'ai pas oublié.

—"Eh bien!

—"Eh bien! qu'en concluez-vous?

—"Qu'il est temps de vous choisir une compagne.

—"Je n'en vois pas la nécessité.

—"Au contraire je la trouve fort urgente, car si vous ne vous hatez, vous deviendriez l'être le plus caprivieux, le plus fantaisiste, le plus insupportable, que la terre ait porté. Tenez, j'ai une charmante union à vous proposer.

—"Sous quelle forme, ma mère?

—"Sous la forme gracieuse de Melle Alice de C...

—"Mademoiselle de C...?

—"Oui, est-ce qu'elle ne vous plaît pas? C'est une aimable enfant qui, outre sa jolie figure, a une éducation parfaite et une fortune à apporter à son mar.i

—"Je n'aime pas à courir la bonne fortune, et votre aimable enfant n'est pas ce qu'il me faut; je suis bien d'opinion qu'elle a de très beaux yeux noirs, un nez quelque peu fripon, une chevelure blonde, une bouche moqueuse, une silhouette élégante une main de duchesse, un pied mignon, mais que voulez-vous ma mère, je n'ai pas de goûts matrimoniaux, et comme vous me revoyez après six ans d'absence, j'ai vu une infinité de femmes, blanches, noire, jaunes, rouges, sans qu'il me soit venue

la moindre envie d'en prendre une. Je veux jouir encore de ma liberté.

—"Allons donc, ce que vous dites là, Gaston, n'a pas de sens commun.

—"Au contraire, ma mère, c'est très sensé.

—"Vous déraisonnez toujours, Gaston, au commencement de nos entretiens, mais je finirai bien par changer vos idées biscornues. Vous me revenez du bout de l'Orient avec une infinité de travers dont il faudra vous départir, il faut vous habituer à penser que vous n'êtes plus au milieu des Egyptiens.

—"Comme il vous plaira, ma mère, mais je ne m'habituerai jamais à la pensée d'aimer une autre femme que vous.

Et là-dessus je l'ai embrassée en lui disant:

—"Faites mes saluts les plus respectueux à Modemoiselle Alice, et dites lui que si elle a jeté ses vues sur moi, il serait bien plus sage des les porter ailleurs, je ne suis pas fait pour un mari."

Je la quittai à ces mots, une heure après j'étais dans le wagon qui m'entrainait vers Québec.

Je connais ma mère, Edgard, elle n'est pas femme à abandonner ce qu'elle entreprend, chaque jour je l'aurais vu venir à moi avec cette phrase: "Mademoiselle Alice est comme ci, puis elle est comme ça, puis elle a fait ceci, puis elle a fait cela. Que dis-je, elle ne m'au-

rait pas laissé un moment de repos, sans me parler avec des louanges flatteuses de son Alice. Bref, elle m'aurait écorché les oreilles de telle façon avec sa demoiselle de C..., que pour avoir la paix j'aurais peut-être fini par épouser cette petite, quitte à m'en repentir toute ma vie. J'ai pris le meilleur moyen, tout simplement, comme un lâche, j'ai fui le danger. Grondez-moi, mon cher Edgar, cette fois vous n'y pourrez rien, je suis fort décidé à ne pas retourner à Montréal, jusqu'à ce que ma mère ait entièrement renoncé à ses idées matrimoniales à mon endroit,

Cher Gaston, je vous écris sur le vapeur, après avoir laissé le wagon, et je vous envoie mes impressions de voyage. Nous avons passé la Rivière du Loup, nous filons à pleine vapeur vers le joli village de la Malbaie. Le vent est si violent qu'il ne reste plus sur le pont qu'une famille américaine irlandaise, composée de six personnes, la mère anguleuse grande et sèche, un gros papa obèse, à la face rubiconde, à l'air jovial, satisfait en tout point de lui-même; deux grandes filles, aux nerfs d'acier, parentes de Gulliver, enroulées dans des manteaux étroits, leur donnant l'apparence d'énormes poteaux télégraphiques; deux Hercules de force, de santé, sur la nuque desquelles sont posées, sans grâce, sans coquetterie d'humbles casquettes de toile blanche re-

tenues par des gorgettes sous des doubles mentons, bien nourris, gros et gras. Puis deux petites fillettes ; ma foi, pas mal celles-là. Cette famille, qui semble ou comble du bonheur sur le pont, où le vent furieux tourbillonne en tout sens, est demeurée ainsi exposée tout l'avant-midi, aux fureurs des aquilons, en exceptant cependant les deux enfants : ces petites ne font qu'un rond du pont à l'intérieur du bateau, laissant battre les portes avec un bruit assourdissant, au désespoir des autres voyageurs, j'entends le gémissement de ma voisine de gauche, élégante jeune femme d'une paleur marmoréenne, un peu neurasthénique, pauvre malade, elle cherche en vain à sommeiller quelques instants sur son fauteuil, craignant l'air condensé de sa cabine ; mais impossible, le bing, bang, bang, se renouvelle toutes les minutes. Tiens, voici la vitre de la porte qui se brise à grands fracas, pour ma part je n'en suis pas fâché, nous allons avoir un peu d'air pur dans le salon, toutes les fenêtres sont closes, il fait une chaleur étoufante ; mais ma voisine, ma pauvre voisine, elle frissonne déjà, Son mari, d'apparence virile, garde, cependant, par amour sans doute, sur ses traits la paleur de sa femme, s'empresse de lui apporter de moélleuses et chaudes couvertures, dont il l'enveloppe avec un soin jaloux. Il est la perle des maris j'en suis sûr, on voit qu'il s'est fa-

çonné aux goûts, aux sentiments, aux idées de sa compagne; même, il semble qu'un courant électrique lui fait ressentir tous ses petits malaises,tous ses petits caprices; vraiment c'est un plaisir de voyager avec des époux si bien assortis. Il peste lui aussi contre ma famille excentrique, qui veut tout voir et ne rien perdre du voyage. Le vent se calme, il est midi que font elles, à présent mes grandes filles? elles écrivent, leur plume court, avec la rapidité de l'éclair, sur le papier. Que griffonnent-elles, j'en suis curieux. Je voudrais bien pouvoir me pencher sur leur manuscrit pour lire leurs pensées. En les voyant, certes je ne leur aurais pas soupçonné des goûts littéraires; on a de ces surprises dans la vie!!

Nous filons, nous filons, toujours, les jolis villages se succèdent de chaque côté de la rive, les montagnes, les collines, les vallons, les plaines immenses disparaissent tour à tour et mes grandes filles écrivent encore. Mon Dieu, mon Dieu, comme elle y vont, qu'elle ardeur, pas une seconde de repos depuis deux heures, figurez vous donc avoir pour compagne de sa vie une femme comme celles-là. Je plains d'avance le malheureux destiné à ce supplice. Je vois d'ici votre sourire narquois, comme ma mère vous me traitez de vieux garçon, sans cesse mécontent de la plus belle partie du genre humain, n'avouant jamais que nous

aussi, pauvres hommes, nous avons nos travers!!!

D'accord je suis avec vous, certes nous les avons nos travers le premier je le reconnais et pour vous prouver combien je suis sincère vous recevrez en même temps que ma lettre une parodie du traité de La Bruère que votre humble serviteur s'est permis d'écrire lors de son voyage en Orient, où rien de sa part dans le détail n'a été omis sur la bétise et le ridicule de notre sexe; vous fermerez peut-être le livre avant de l'avoir tout parcouru, si vous êtes trop chatouilleux à notre endroit. Les auteurs ont le privilège de pouvoir dire bien des choses, en scalpant sur le vif, ils ne peuvent être qu'intéressants, on a beau leur en vouloir quelques fois en se sentant touché trop au vif, il faut reconnaître cependant qu'ils ont souvent raison. Mais je m'aperçois qu'inconsciemment je me vante, sans le vouloir, ce n'était pas mon intention; pardon cher ami de vous ennuyer ainsi, votre serviteur est tout honteux de vous avoir une fois de plus prouvé combien les romanciers sont pétris de défauts.....

L'on m'a interrompu au beau milieu de ma missive vous me retrouvez à Québec où je suis installé depuis deux jours, figurez-vous mon cher, qu'hier à ma grande surprise, j'ai

reçu une lettre. Tenez je vous en envoie le contenu, elle est concise en ces termes.

"A Monsieur Gaston P..., Avocat,

Québec.

"Monsieur,

"Tout le jour m'a pesé, j'essayai vainement de tromper les heures en parcourant un roman de Victor Cherbulliez. Aimez-vous cet auteur? son style vous plaît-il? Si vous avez lu son ouvrage, Samuel Brohl et compagnie, vous qui vous intéressez si fort à la littérature, vous avez du sourire à cette expression, lorsqu'il parle de Larinski et qu'il dit: Il avait une voix de baryton, étoffée, moelleuse et vibrante. Singulière définition, n'est-ce pas, très spirituelles, nouvelle, imprévue.

"Si vous aimez l'imprévu, monsieur P., vous serez satisfait aujourd'hui, car ma lettre est tout ce qui peut vous arriver de plus imprévu, vu que vous ne vous y attendiez nullement vous ne pouviez vous y attendre; puis pour continuer la surprise, mon nom doit demeurer pour vous un mystère, je vous écris sous le voile du pseudonyme. Ne cherchez pas à découvrir qui je suis, c'est inutile, vous n'y parviendrez jamais. Contentez-vous de me penser joliment originale, cela doit vous convenir, il me semble les idées originales vous appartiennent assez. Donc, si nous sympathisons de ce côté, je puis espérer que vous me lirez

jusqu'au bout, sans que je vous sois trop désagréable."

Je vous disais en commençant que j'étais triste, parce le temps ne pouvait s'écouler. Oui, je me sentais envahie d'un malaise indéfinissable, je me plaignais sans raison, je soupirais sans cause. Dites, n'étais-je pas atteinte de cette terrible maladie que les Anglais appellent le spleen? Avez-vous déjà éprouvé de ces découragements complets, de ces dégoûts de la vie qui vous font envisager le monde sous un si sombre aspect? Si vous en avez été exempt, vous êtes un heureux mortel. Pour moi je ne connais rien de pis. Que faire en ces moments d'abattement moral, d'ennui indicible? Je n'ai trouver rien de mieux que de me pencher sur une feuille de papier pour écrire à M. P. S'entretenir avec un homme d'esprit est le moyen le plus efficace de chasser tous les spleens.

Je ne puis m'adresser miux, vous avz à titre de touriste une infinité de connaissances, d'autant plus agréables pour moi qu'une partie des pays que vous avez vus je les ai parcourus. En correspondant nous pourrons par la pensée nous transporter de nouveau en France, en Suisse, en Italie en Afrique même si vous le voulez; nous enfoncer dans les sables immenses du Sahara, où nous pourrons ensemble, tous deux y puiser une eau, bénie, capable

d'apaiser la soif brûlante de nos âmes.

Je dis nos âmes, comme si elles étaient soeurs. Voyez dans la souffrance combien vite nous nous faisons d'illusions; parce que je suis triste et cherche quelquechose qui me manque, il me semble que vous aussi vous souffrez; vous vous demandez, ai-je une dyspepsie anticipée d'un bonheur que je n'ai pas goûté; suis-je microbisé d'une maladie dont je me suis moquée bien souvent, serais-je une utopiste voulant marier toutes les contracdictions?

Dites moi dans votre prochaine lettre si je me trompe. Je vois d'ici, Monsieur, combien vous me trouvez pétrie de prétentions, en comptant d'avance sur votre réponse? je ne le pense pas. Vous aimez l'intrigue; vous avez vu tant de choses dans vos voyages; ma conduite ne vous surprendra pas. Si vous aimiez, je ne vous perlerais pas comme je le fais; votre coeur et votre esprit étant occupés d'une autre, vous n'auriez aucun moment à donner à une inconnue; étant tout pour elle, vous n'auriez pas un mot pour moi. Mais l'amour vous ne le connaissez pas. Vous ignorez ses instants d'ineffable bonheur, de joie réelle, que procure un tel sentiment lorsqu'il est partagé; et vous ne pouvez, comme Lamartine, vous écrier:

"L'amour je l'ai chanté, quand plein de son
[délire,
Ce seul mot murmuré faisait vibrer ma lyre,
Et que mon coeur cédait au pouvoir d'un coup
[d'oeil,
Comme la voile au vent qui la pousse à l'écueil,
J'aimai, je fus aimé, c'est assez pour ma tombe,
Qu'on y grave ces mots, et qu'une larme y
[tombe."

Larmartine est grand poète, nul mieux que lui n'a su définir les impressions du coeur humain. En lisant ses confidences, n'avez-vous pas été ému de la sensibilité de cette âme poétique, lorsqu'il adresse ses regrets aux mânes de Graziella, dont il ignorait avant la séparation toute la puissance sur son coeur? Le bonheur était là, il le laissa passer. Combien de gens commettent la même faute! Bien des chagrins pourraient être épargnés si l'homme, comme le chien de Lafontaine, n'abandonnait souvent la proie pour l'ombre. Mais je m'aperçois que je deviens sermoneuse; c'est à mon insu, je vous assure; les sermons je les déteste, je me rappelle si bien avec quelle promptitude, lorsque j'étais enfant, je me bouchais les oreilles afin de ne pas entendre les longs chapelets de reproches que m'adressait mon institutrice. Vous voyez je n'ai jamais été parfaite. Je ne sais si l'âge m'a été favorable, si j'ai plus de mérite maintenant qu'alors.

Dites-moi comment vous me jugez? Je suis fort curieuse de connaître votre opinion, surtout, ne me cachez rien. Adressez votre lettre ainsi:

Mlle Laure, Poste restante,

Beloeil, P. Q.

Rappelez-vous que j'attends votre réponse au plus tôt. Adieu. Mon spleen est passé, je vous en remercie.

Eh bien! Edgard, que pensez-vous de tout cela. Avez-vous déjà reçu des lettres anonymes. Conseillez-moi, dois-je répondre? Je vous dirai que sans la connaître cette femme m'intéresse. Elle doit être une fine mouche à en juger par ses écrits, quelque soit son but, le plaisir de recevoir de semblables lettres vaut bien la peine de lui envoyer de mes nouvelles. Vous savez j'ai toujours eu un faible pour l'extraordinaire, vous m'avez souvent ridiculisé à ce sujet. Enfin je ne ferai rien sans votre avis. Hâtez-vous de me donner votre opinion. Au revoir, cher Edgard, je vous serre la main.

GASTON P....

II

A Monsieur Edgar T...

Edgard, vous êtes un homme incompréhensible, je ne vous ai jamais connu avec autant de réticences. Vous me tournez des oui qui me font tout l'effet d'être des non. Enfin

vous m'embrouillez de telle façon que j'ai terminé votre lettre sans trop comprendre si vous m'encouragiez à répondre ou à garder le silence. Vous commencez par des louanges sur un style qui vous plaît, des idées charmantes d'une femme vous paraissant réellement spirituelle, puis tout à coup, au milieu de cette longue série d'éloges à son endroit, vous me lancez un mais m'arrivant comme une bombe, au milieu d'un plat d'ortolans que je suis en train de manger à belles dents, et que vous dispersez impitoyablement. Ce mais, n'étant pas de ceux que j'avale le mieux, est pour m'apprendre que ma fine mouche pourrait bien n'être qu'un rusé garçon voulant s'amuser à mes dépens.

Edgard, je ne vous le pardonne pas, changer ainsi ma femme en garçon ; ce n'est pas du tout convenable, c'est fort mal de votre part, de tracasser ainsi l'esprit de votre ancien ami, avec une probabbilité que je n'admettrai jamais ; car j'y tiens, Mademoiselle Laure est une femme, une véritable femme avec toute la ruse, la finesse de son sexe. D'abord, nous autres, hommes, nous n'avons pas ce tact nous n'écrivons pas ainsi ; puis je vous le répète, il faut que ce soit une femme.

Je vous vois sourire, sournoisement, dans votre moustache, de mon entêtement. Fat, dites-vous, malgré le scepticisme qu'il affecte,

il tient absolument à ce qu'on s'occupe de lui, et ne peut admettre une raillerie à son adresse.

Ce n'est pas cela, Edgard, vous me jugez mal. Je sais que tous nous sommes sujets à la critique, nul n'est exempt des mauvaises plaisanteries en ce monde. Le monde, personne ne le connait mieux. J'ai étudié tous ses ridicules, ses prétentions, ses dédains jaloux, ses fiertés vaniteuses, ses airs de grandeurs, sous lesquels se cache toujours le parvenu, ses hauteurs sans esprits, ses affectations de convenances, créées pour repousser les capacités, les talents, et élever aux nues les niais, que la fortune dore.

Le masque de l'hypocrisie, sous lequel se voilent les fausses vertus, je l'ai soulevé trop souvent pour en être encore dupe, voilà pourquoi je me soucie fort peu de l'opinion du monde. Je fais ce qui me plaît, et ris des sots qui me regardent.

Si donc en a voulu s'amuser à mes dépens, comme vous voulez me le faire croire, eh bien! rira bien qui rira le dernier. A tout hasard, je me risque; si le dénouement m'apprend que vous avez raison, je vous autorise d'avance à publier mon aventure en pamphlets; vous ne pouvez me refuser. Vous mettrez le titre en grosses lettres "Une duperie."

Cependant, avant de terminer, Edgard, il faut que je vous dise, l'on se persuade vite de ce que l'on désire; c'est pourquoi, ne voulant

pas avoir affaire à votre rusé garçon, je compte beaucoup sur mon inconnue pour me donner la victoire.

Il n'y a rien d'entêté comme un vieux garçon. Je vous le prouve aujourd'hui. Mais afin que vous ne m'en vouliez pas trop, je vous promets d'avance de vous envoyer toute ma correspondance, même ce que l'on pourrait m'adresser de plus désagréable, au risque d'encourir tous vos sarcasmes. A bientôt, Edgard, envoyez-moi de vos nouvelles. Toujours vôtre.

GASTON.

III

A Monsieur Edgard T...

Edgard, vous me remerciez du plaisir que vous a causé l'envoi des quatre dernières lettres de Mademoiselle Laure. Je vous ai bien tenu parole, pas un mot de ce qu'elle me dit ne vous a été caché, car je tenais beaucoup à ce que vous partageassiez mon opinion sur cette inconnue, à laquelle je m'intéresse de plus en plus. Vous en êtes venu à dire comme moi; oui, c'est une femme remarquable, elle sait ce qu'elle sait, elle a vu ce qu'elle a vu. Avec quelle charme elle m'a transporté de nouveau dans les pays qu'elle m'indique dans sa première lettre. Rien ne lui a échappé, elle a fait une étude complète des chefs-d'oeuvre.

des arts, des monuments, des curiosités, rassemblés en si grand nombre en France, en Italie. Combien de choses intéressantes, passées inaperçues, ne m'a-t-elle montrées, me laissant étonné de mon manque d'attention sur ce qui aurait dû frapper mon imagination.

En me communiquant ainsi ses impressions, elle m'a fait connaître jusqu'à quel point elle possédait cette sensibilité, cette grandeur d'âme que l'homme doit le plus apprécier chez celle dont il veut faire la compagne de sa vie.

Edgard, plus je lis Mademoiselle Laure, plus je me sens le désir de la connaître personnellement. Qui est-elle? pourquoi ce mystère? Voilà les questions que je m'adresse vingt fois le jour.

Malgré toutes les démarches que j'ai faites, je n'ai pu rien découvrir. Comme elle me l'a dit, c'est inutile; je ne saurai rien sans son consentement. Mais ce consentement, quand me le donnera-t-elle? Edgard, je ne me comprends plus; je suis inquiet; si une lettre de Laure retarde, je sens un malaise incapable à définir.

Qu'est-ce que j'éprouve? Je ne pourrais le dire. Vais-je m'éprendre d'une femme que je ne connais pas?

Avez-vous jamais entendu parler d'une chose semblable? est-ce que l'on peut aimer sans connaître l'objet aimé? Rassurez-moi, Edgard, dites-moi que je n'ai jamais aimé, l'a-

mour je ne le connais pas. Donnez-moi tous les noms qu'il vous plaira, traitez-moi de fou, de niais, d'écervelé, j'accepte toutes les quilifications, pourvu qu'elles me sauvent d'être amoureux, et amoureux de qui? grand Dieu, voilà ce qui est le plus cruel.

Où est-elle cette femme? Je voudrais pouvoir la tenir et l'étrangler, pour la punir de tous les tourments qu'elle me cause, pour lui apprendre à ne pas avoir tant d'esprit, et forcer ainsi les gens à ne pouvoir plus se passer de ses écrits du moment que l'on en a reçu quelques uns?

Oui, Edgard, voilà où j'en suis rendu, mais la vilaine me payera tout cela si jamais je la rejoins. La semaine dernière, furieux d'avoir échoué dans une recherche que je croyais cette fois mener à bonne fin, je lui écrivis une lettre fort peu aimable, dans laquelle je ne dissimulais nullement mon mécontentement; voici ce qu'elle me répondit:

"Monsieur,

"Il était huit heures, assise à ma fenêtre, depuis quelques instants, j'était ensevelie dans une de ses muettes contemplations de la nature qui remplit l'âme d'un bonheur mystérieux, en nous rapprochant pour ainsi dire du Souverain Maître. Le jour allait bientôt finr, le ciel était pourpré des feux mourants de Phoébus, tandis qu'à l'horizon l'astre majestueux

des nuits montait lentement dans la nue. L'air était embaumé des suaves parfums des moissons et des fleurs. Aux approches du soir tout se taisait autour de moi, le calme le plus parfait m'environnait. eJ me sentais heureuse, émue, cette solitude me plaisait. Mes pensées s'envolaient vers vous, je me disais: Que fait-il à cette heure? ai-je réellement, comme il me le dit, pris quelqu'ascendant sur son coeur? se pourrait-il que, sans me connaître, je fusse quelque chose pour lui? Non, je ne puis le croire; c'est l'inconnu qu'il cherche, c'est le mystère qu'il veut approfondir, mais ce n'est pas la femme qu'il veut aimer.

"J'en étais à ce point de mes réflexions, lorsque l'on vint me remettre votre dernière lettre. Je l'espérais depuis longtemps; vous vous êtes fait attendre, mais en revanche quelle tirade. Je ne vous ai jamais connu aussi bourru. Des menaces, je crois que vous m'en faites; vous m'ordonnez de cesser cet icognito, vous me dites que vous ne pouvez plus vivre ainsi, qu'il ne fallait pas vous écrire, persister dans ma résolution de ne pas me faire connaître n'a plus le sens comun. Mais, monsieur, c'est précisément ce qui vous plaît, tout ce qui est dans l'ordre naturel des chose n'a pas pour vous l'attrait de l'extraordinaire. Si je ne vous avais jamais écrit, si vous m'aviez connue dans un salon, malgré toutes les peines que je me se-

rais données pour vous être agréable, vous m'auriez oubliée l'instant d'après, pour ne jamais plus vous souvenir. Vous auriez peut-être dit: C'est une femme d'esprit; mais des femmes d'esprit on en trouve partout. En m'accusant de ne pas avoir le sens commun, vous me faites beaucoup de plaisir, c'est la preuve que je ne vous suis pas tout à fait indifférente. Vous voyez jusqu'à quel point je tiens à vous plaire, puisque je consens à paraître ridicule pour cela. Oui, je suis heureuse en pensant que souvent votre esprit est occupé de moi; c'est une si grande joie de se sentir nécessaire à quelqu'un, que je ne puis me décider à vous obéir. Je veux plutôt braver votre courroux, car, écoutez-moi, Gaston,si vous me voyiez, tout ce que vous me dites éprouver pour moi sans me connaître disparaîtrait. J'en suis sûre. Si je ne réponds pas à l'idée que vous vous ètes faite de ma personne; si je suis laide, par hasard; si vous avez cru avoir affaire à une jeune fille à l'âge des illusions, des rêves, à l'âge où l'on ne connaît pas encore les déceptions, les revers du monde, à l'âge heureux enfin où l'on aime, on l'on peut être aimée; et que vous rencontriez à sa place une vieille femme presqu'une grand'mère.

"Dites, que ferez-vous. Vous me détesterez souverainement, vous m'accuserez de vous avoir trompé, cependant je ne vous ai jamais

parlé de moi-même, je vous ai laissé tout deviner, et il faudrait pour cela perdre en un instant, dans votre opinion, tout ce que m'a acquis ma correspondance avec vous au moyen du pseudonyme? Ah! Gaston, vous vous dites malheureux à cause de moi, mais ne suis-je pas plus à plaindre que vous? vous m'ignorez, je vous connais; je vous avais vu vingt fois avant de vous écrire, sans vous avoir jamais parlé j'avais déjà compris tout ce que vous étiez pour moi; maintenant que j'ai lu dans votre âme, que vous m'avez appris votre caractère, que j'ai découvert jusqu'à quel point vous possédez ces qualités appartenant à l'idéal, que tous mortel dans des moments de douces rêveries se créé au début de la vie, comprenez-vous ce que je souffre?

"Oui, comme vous me l'avez dit, je n'aurais pas dû vous écrire, ne vous voyant plus j'aurais peut- être oublié! Mais votre parole parvenant jusqu'à moi, avait des accents qui me laisaient ravie, charmée. Après vous avoir lu, je voulais vous relire. Lorsque ous me disiez: Laure, je vous aime. Insensée, je répétais, il m'aime. Ai-je pu le croire? est-il possible, durant près de trois mois j'ai pu m'abuser au point d'oublier que j'étais l'énigme du sphynx, qu'il fallait à tout prix deviner, vous pouviez avoir recours à tous les moyens, même emprunter le langage de la passion, auquel nulle

femme ne peut entièrement fermer son coeur, lorsqu'il est dicté avec cette éloquence, cette prsuasion dont vous possédez le secret?

"Ah! monsieur P., vous connaissez tout l'empire que vous pouvez avoir lorsque vous le voulez, vous n'avez rien épargné! Méchant, pourquoi m'avoir traitée sans pitié? Mais puis-je vous faire des reproches, n'ai-je pas commis la première faute? Désormais je n'ai plus qu'à souffrir en silence. Qu'allez-vous dire en ouvrant cete lettre? Je n'ose y songer. Si vous alliez cesser de m'écrire! Mais non, non c'est impossible. Rassurez-moi bie n vite par votre réponse. Vos épitres seules, maintenant, ont le pouvoir de captiver toute mon attention. Les romans, mes favoris autrefois n'ont plus d'intérêt pour moi. Que sont ces lectures, en comparaison de tout ce que vous me dites? Ne savez-vous pas mieux que personne rendre les sentiments de l'âme, nous transporter dans les lieux, décrits avec tant de précision, nous éblouir par le tableau des endroits délicieux où vous avez passé, dont vous nous donnez pour ainsi dire le panorama par une définition qui n'omet ni n'oublie?

"Voilà pourquoi contre tant d'éloquence je suis demeurée sans force pour vous cacher mon secret. Je viens de tout vous avouer, en commençant cette lettre j'avais la ferme résolution de ne vous laiser rien savoir. Oh! je

rougis de ma faiblesse; jamais vous ne me connaîtrez. Apprenez le donc, il y a une femme dans le monde qui souffre quand vous souffrez, dont le regard se voile de larmes quand vous êtes triste, elle donnerait vingt fois sa vie pour vous rendre heureux, mais elle mourra sans que vous l'ayez jamais reconnue, plutôt que de perdre l'estime, l'intérêt, l'amour même, que vous dites éprouver pour elle, et qui pourrait s'évanouir à sa vue, comme un beau songe au réveil subit du dormeur.

"LAURE."

Edgard, ne suis-je pas le plus malheureux des mortels? Dites, cette femme n'a-t-elle pas été créée pour me tantaliser, si je puis me servir de cete expression? Les dieux de l'antiquité n'ont jamais inventé de semblables supplices pour tourmenter les humains? Je n'y puis plus tenir. Il faut que je découvre cette inconnue. Quelle soit laide, vieille, difforme, n'importe, j'aime mieux cela que l'incertitude. Qu'on me frappe en pleine poitrine, c'est fort bien, j'accepte le coups en homme de coeur, mais suspendre au-dessus de ma tête l'épée de Damoclès, sans qu'elle ne s'abatte jamais en me menaçant sans cesse, c'est insupportable, la position n'est plus tenable.

La curiosité me dévore, je sens mon cerveau en feu, et ce qu'il y a de pis c'est que je crains fort d'avoir pour toujours perdu cette

quiétude dans laquelle je vivais, qui était pour moi la plus grande garantie contre ces chagrins de coeur que j'éprouve aujourd'hui, au sujet desquels j'avais bien souvent plaisanté.

Edgard, écoutez-moi. Jusqu'à présent j'avais ignoré l'ascendant que pouvait prendre une femme sur moi. Comme Laure me le disait, l'amour je ne le connaissais pas. Je me croyais un philosophe, je n'étais qu'un enfant. Si Laure n'est pas un monstre, comme je l'espère, je sens combien je serais heureux de pouvoir passer ma vie auprès d'elle, et pour ce bonheur je suis résolu de tout tenter.

Je pars immédiatement pour Beloeil, d'où sont datées ses lettres. Souhaitez-moi bon succès. Les voeux d'un ami ne peuvent que me porter chance. Avant de prendre le train j'écris ces quelques lignes à Laure:
"Mademoiselle,

"Vous m'aimez, dites-vous, et vous savez que je vous aime. Donc s'il ya entente entre nous vous n'avez plus le droit de me traiter comme vous le faites. Votre devoir est de vous nommer. Vous souffrez, je souffre, laissez-moi enfin le pouvoir d'aller vous consoler, et oublier près de vous tout ce que vous m'aurez fait endurer. Laure, que vous ai-je fait pour me traiter avec si peu de confiance. Ne savez-vous pas que pour moi le physique est très peu de chose, c'est la beauté de l'âme que je re-

cherche avant tout. Si donc vous êtes laide, je vous aimerai laide, et ne voudrais pas vous voir belle, car ce ne serait plus vous. Ne comparez plus mes sentiments aux beaux songes; ils sont bien réels, vous me feriez injure en doutant encore de ma sincérité."

Edgard, ne me regardez pas trop comme un Don Quichotte de la Manche. Tous les hommes ont leur folie, moi j'ai celle de courir après l'inconnu, et j'irais, comme Enée, jusqu'aux enfers pour le découvrir.

GASTON.

IV

Beloeil, 187....

A Monsieur Edgard T...

Edgard, je vous envoie qu'un mot pour vous prouver que je suis encore de ce monde. Vous avez de graves inquiétudes à mon sujet; eh bien! rassurez-vous. Gaston n'est pas mort, Gaston vit encore. Le mutisme que j'ai gardé depuis un mois avait pour cause le dépit. Je n'avais rien reçu je n'avais rien découvert de cette fée mystérieuse, dont le souvenir me hantait comme un cauchemar. J'étais une risée, il n'y avait plus à douter; j'entendais vos sarcasmes vos rires railleurs, qui arrivaient à mes oreilles comme des sons discordants, jusque dans mon sommeil, et me réveillaient en sursaut. J'envoyais Laure à tous les diables,

souvent vous avec elle. J'aurais voulu me revoir au fin fond de la Chine. Les Chinois n'ont pas d'idées extraordinaires, et laissent les originaux de mon espèce se renfermer autant qu'ils le veulent dans leur scepticisme, sans jamais avoir la fantaisie de les en tirer. Le peuple de l'assafoetida me semblait le plus sensé de tous, dans mes moments de rage. Au moins, me disais-je, ces gens là, s'ils ont de l'invention, ce n'est pas pour tourner le moral. La Chine était devenue le pays de mes rêves; j'aurais voulu être tourné en chinois, en véritable chinois, avec des yeux taillés en saucier, une tresse de cheveux me descendant sur les talons, et un esprit de chinois; ce n'était pas trop demander pour être délivré des tracas que Laure me causait. J'étais dans ces dispositions, lorsqu'en fin hier, hier seulement, on me remit un petit billet tout rose, parfumé, plié avec un chic tout particulier. C'était bien à elle, à l'adresse j'avais reconnu l'écriture. Tout ce qu'elle fait est bien fait. Encore un tort de plus pour me faire tenir aux Chinois. Je n'osais ouvrir, je demeurais là, bêtement, devant ce pli, comme s'il allait me jouer un mauvais tour. Qu'allait-il m'apprendre, il y avait si longtemps que je n'avais reçu de ses nouvelles. Ne valait-il pas mieux jeter le tout au feu et en finir? Mais non, je veux savoir, d'une

main rassurée je brise le cachet. Voici ce que j'ai lu:

"Le spectre de la mort est bien fait pour briser les résolutions les plus déterminées. C'était décidé je ne voulais plus vous voir; je vous en avait trop dit, je m'étais condamnée à garder éternellement le silence, lorsqu'un soir vint frapper à ma porte un être hideux à l'aspect décharné. Il ne marchait pas, il semblait se traîner péniblement. Son regard était vague, son teint pâle et livide. Il s'avança lentement vers moi, s'assit à mon chevet et m'enlaçant de ses bras: Viens, dit-il, Caron t'attend; sans que je pusse me défendre, il m'entraina rapidement vers la barque fatale. C'en était fait de moi; j'allais passer le Styx pour entrer au noir Tartare, lorsque le nocher des enfers, n'oubliant pas ce qui lui était dû, s'informa si je pouvais payer le tribut. Sur ma langue nulle pièce; mon conducteur honteux de sa méprise, m'abandonna bien vite sur les bords du fleuve, et le bateau s'en retourna sans moi. Mais il m'a fallu plus de trois semaines pour revenir de si loin. Dans ce voyage terrible, votre souvenir me poursuivait sans cesse; ne plus vous revoir était mon plus grand chagrin, et aujourd'hui, après avoir été sur le point d'être séparée de vous pour toujours, je ne me sens plus le courage de refuser la demande que vous me faites dans votre dernière

lettre. Venez donc demain soir à la demeure de Madame M., qui se trouve sur la grande route vous la connaissez bien; je sera i seule au jardin et vous attendrai.

"Ne frappez pas, ouvrez tout simplement la barrière venez me trouver au fond de l'allée principale, où il y a un berceau.

"Adieu, Gaston, je tremble en vous accordant cette faveur. Qu'allez-vous penser de moi.

"LAURE."

Edgard, vous concevez ce que j'ai éprouvé après cette lecture. Qui peut-elle être? Elle me donne rendez-vous chez Madame M.., une personne fort âgée, passant de beaucoup la soixantaine. Veuve depuis de longues années, vivant seule avec quelques anciens domestiques, ne me connaissant nullement, cette femme ne peut avoir conspiré contre moi, ni même permettre que l'on se serve de sa demeure pour se moquer d'un homme qui ne lui a jamais rien fait.

Donc, je ne crains plus les railleurs, je vais aller d'un pas assuré au lieu qu'on me désigne; mais je me sens une anxiété mortelle, je brûle de connaître la réalité.

Dans deux heures je saurait tout. Les voeux le plus ardent que je fait c'est de n'être plus à la peine d'envier les Chinois. Si vous étiez à

ma place vous comprendriez, que tout en les enviant on est fort à plaindre d'être réduit à vouloir leur ressembler; je vous souhaite de

Je l'aperçus sur un banc d'osier.

ne jamais en venir là, et malgré tout je vous conserve une sincère amitié.

GASTON.

V

A Monsieur Edgard T...

Edgard, acourez bien vite. Je l'ai vue enfin; non en rêve, non en fumée, mais bien en chair et en os. J'ai entendu sa voix, qui m'a semblé la plus suave musique qui ait jamais retenti à mon oreille. Jai senti sa petite main trembler dans la mienne, et j'ai cru devenir fou de bonheur. Elle était bien réellement là, ma Laure bien-aimée, dans ce berceau que je bénis, ce n'était pas un monstre, ni une vieille aux cheveux blancs; non, c'était une charmante figure, une jeune fille dans toute sa fraîcheur et sa grâce. C'était, devinez; je ne vous le donnerai pas en cent, je ne vous le donnerai pas en mille, ce style est passé, et je ne veux plus me souvenir du passé, le présent seul m'intéresse. Cette femme, je l'avais déjà vue, se peut-il que j'aie passé devant elle sans deviner quelle âme se cachait sous cette délicate enveloppe? Je n'ai su que vous dire: elle a de fort beaux yeux noirs, un nez quelque peu fripon, une bouche moqueuse. Je viens de vous la nommer. Oui, c'était elle; Alice de C. est mon inconnue, ma déesse, ma fée, ma fine mouche enfin, que je ne veux plus laisser s'envoler. Oh! Edgard, le plus heureux moment que j'ai encore éprouvé fut hier soir lorsqu'entrant dans cette mystérieuse allée, où l'on m'avait donné rendez-vous, je l'aperçus sur un

banc d'osier, timide et tremblante à mon approche; elle n'avait osé se lever, mais me tendant la main elle murmura bien bas, tandis que son doux regard s'abaissait vers le sol pour voiler une larme:

—Gaston, pardonnez-moi.

Lui pardonner! qu'avais-je à lui pardonner? de m'avoir fait connaître une vie toute nouvelle? de m'avoir révélé un bonheur qui sans elle aurait toujours été pour moi un mystère?

N'était-ce pas à moi de lui demander pardon de l'avoir méconnue à ce point, de l'avoir fuie lorsque j'aurais dû le premier aller rendre hommage à tant d'esprit, de talents, de qualités réunis? Aussi, vous concevez avec quelle humilité je m'accusai de tous mes torts, en lui demandant de ne pas me hair, d'avoir pitié de celui qui désormais ne pouvait plus vivre sans elle. Son silence, son trouble, son émotion, me montrèrent assez, tout ce que je devais espérer.

Pour la première fois son regard rencontra le mien, je demeurai fasciné sous le charme de ses deux grands yeux noirs. Alors je sentis une main se poser sur mon épaule et une voix qui me fit tressaillir prononça ces paroles:

—Ah! Gaston, je vous l'avais bien dit qu'il fallait vous départir de vos travers.

Je me détournai suibitement, c'était ma mère.

Edgard, j'étais la victime d'une conspiration.

Comme un lâche, j'avais fui le danger et le danger avait couru après moi. Mais je ne lui en veux pas trop de m'avoir attrapé. Vous voyez j'avais raison lohsque je disais : ma mère n'est pas une personne à abandonner ce qu'elle a entrepris ; en cette occasion elle a réussi au-delà de ses espérances. Je suis devenu amoureux fou de ma petite Alice, et c'est bien le cas de dire : Ce que femme veut Dieu le veut.

Accourez vite, Edgard, je n'attends plus que vous pour accomplir l'acte solennel qui doit assurer mon bonheur.

GASTON.

Noèmie

—Georges, l'avez-vous vue, cette petite femme avec ses grands yeux bleus et sa toilette plus bleue encore? Je crois qu'elle était la belle hier au bal.

—Je le crois bien, Louis, il n'était pas difficile d'être la belle hier. Peste! Je ne me suis jamais rencontré au milieu d'un groupe de femme ausi laides. J'en ai mal dormi; encore deux soirées comme celle-là, et je suis dégoûté à tout jamais du monde fashionable. Mon cher, si c'est ainsi que vous croyez me guérir de mes ennuis, vous faites fausse route, il aurait mieux valu me laisser enseveli dans mon vieux manoir de Bretagne.

—Georges, vous n'avez pas de logique, s'enterrer à vingt-sept ans, renoncer à tous les plaisirs, et pourquoi? Je voudrais bien le savoir, uniquement parce qu'il vous passe des chimères par la tête, devenir pessimiste quand

on est jeune, riche, beau garçon, c'est révoltant, vraiment, mon ami, vous insultez la Providence en voulant vous trouvez malheureux avec tout cela.

Un sourire triste effleura les lèvres de Georges de Ferares.

—Vous pensez, Louis, dit-il, cependant vous vous trompez j'ai de réels sujets de n'être pas heureux.

—J'en doute, un homme que toutes les femmes adorent. Vous ne me ferez jamais croire à vos malheurs.

—Vous pensez que toutes les femmes m'adorent, que diriez-vous si je vous avouais que je n'ai plus le droit d'en aimer aucune et je ne suis pas digne d'être aimé.

Louis de Rouville regarda son interlocuteur avec surprise.

George de Ferrares était beau, grand bien fait, il avait une physionomie intelligente, de grands yeux gris, un nez droit, une bouche expressive, ornée d'une superbe moustache noire, des dents irréprochables, le teint basané lui donnant le type espagnol; des manières séduisantes, une distinction parfaite, des goûts recherchés, une grande délicatesse de sentiments, des idées élevées, tel était le jeune homme qui, en ce moment, disait ne plus avoir le droit d'être aimé.

—Georges, je ne vous comprends plus. Vous,

ne pas avoir le droit d'être aimé! Que dirait Noémie de Soulanges si elle vous entendait?

A ce nom Georges pâlit.

—Noémie ne m'aime pas, dit-il.

Louis lui prit la main.

—Vous vous trompez, Georges. Noëmie vous aime, j'en ai la certitude.

Une vive anxiété se peignit sur les traits du marquis de Ferrares.

—Pauvre enfant, murmura-t-il, il faudra que cet amour meurt dans son coeur. Louis, écoutez, je vais vous confier mon malheur, je suis marié.

—Marié! depuis quand?

—Depuis sept ans.

Et le jeune homme en prononçant ces mots laissa tomber sa tête dans ses mains avec découragement. Son ami le regardait sans pouvoir croire à ce qu'il venait d'entendre.

—Oui, marié, reprit le marquis, à une femme que je n'ai vue qu'une fois, à une femme que je ne connais pas. Ecoutez. Un soir, il y a sept ans, mon père se mourait, il me fit venir à son chevet: "Mon fils, me dit-il, je vais mourir, je suis ruiné. Voulez-vous sauver l'honneur de notre maison? Un seul moyen nous reste encore, voulez-vous adoucir mes derniers moments en consentant à épouser la fille du banquier Belecourt à qui je dois d'immenses sommes! Par ce mariage il me tiendra

quitte de mes dettes et mon nom ne sera pas déshonoré. Le banquier veut avoir dans sa maison des titres de noblesse. Sa jeune fille n'est encore qu'une enfant, âgée de quatorze ans, de suite après son mariage on la renverra au couvent pour terminer son éducation, ainsi pendant plusieurs années vous serez entièrement libre de votre temps, de vos actions."— J'hésitai, j'avais vingt ans, je ne connaissais pas la personne que l'on me destinait, tout en moi se révoltait à la pensée de contracter un mariage dans de telles conditions. J'exprimai à mon père la répugnance que j'éprouvais à me lier irrévocablement à une personne dont j'ignorais les sentiments et le caractère, élevée dans un autre milieu que le nôtre, ayant sans doute, des idées, des goûts tout à fait opposés aux miens; mais mon père réfuta un à un mes arguments et mit une telle insistance à me supplier de lui accorder cette suprême consolation, je n'eus pas le courage de résister plus longtemps, voyant, avec douleur, à l'altération de ses traits, que la mort allait bientôt venir que de ma réponse dépendait la tranquillité de ses dernières heures, j'acquiescai à ses désirs et consentis à m'encanailler, comme on dit.

Lorsque les formalités d'usage furent remplies, on amena la fille du banquier et nous fûmes mariés sans plus de préambules. J'avais à peine eu le temps de jeter un regard sur ma

femme, de constater qu'elle n'était pas jolie, qu'on la reconduisait de suite au couvent, comme il avait été convenu, sans que je lui eusse même adressé une parole. Quelques heures plus tard mon père expirait en me bénissant.

Tout ceci se passa avec une telle promptitude, la douleur que j'éprouvai de la mort de mon père fut si grande que j'oubliai complètement les évènements. Ma femme n'était entrée dans ma vie qu'à l'égal d'un mythe, je résolus de continuer à la considérer comme tel, ne me sentant aucune inclination pour elle, dans un moment d'irréflecxion impardonnable, je lui écrivis ces quelques mots:

Madame,

Nous avons été mariés par la volonté de nos parents. Vous ne m'aimez pas ni moi non plus. Je ne veux en aucune manière vous importuner de ma présence. Je pars pour faire le tour du monde et vous laisse libre.

Durant mes voyages au long cours, je reçus la nouvelle de la mort de mon parrain, il me léguait tous ses biens et son titre de marquis de Ferrares. Cette bonne nouvelle me rendait désormais indépendant. Je m'empressai de remettre au père de ma femme les sommes qu'il avait déboursées pour le mien, ne les ayant toujours considérées que comme prêt.

Alors la vie s'offrit à mes yeux sous le jour

le plus riant. Je dépensai avec prodigalité, me livrant comme une jeune fou à tous les plaisirs du siècle. Jamais la pensée de la jeune femme que j'avais laissée derrière moi ne vint troubler mon esprit, jusqu'au jour où je rencontrai Noëmie de Soulanges. Une réaction subite s'opéra chez moi. Que se passait-il? Hélas! Je m'en aperçus trop tard. Jaimais, j'aimais éperdument pour la première fois et il me fallait arracher cet amour de mon coeur. J'étais lié, pour toujours.

J'eus des moments de sourde colère. Qui me retenait? Ce mariage était-il valide? N'avais-je pas le droit de le briser? Alors, pour la première fois, je songeai au malheur que j'avais pu causer à la femme qui portait mon nom. Je l'avais laissée seule exposée aux dangers du monde, son père était mort quelque temps après notre union. Pauvre enfant qu'était-elle devenue? elle aussi pouvait aimer ailleurs, comme moi elle n'était plus libre. Ma conscience me reprocha amèrement ma conduite passée, je serais retourné vers la jeune femme que j'avais si cruellement abandonnée si mon amour ne m'eut retenu près de Noëmie.

Alors ma position devint des plus pénible, chaque fois que je voyais Melle de Soulange je sentais qu'elle me devenait plus chère, ma souffrance augmentait en constatant que de jour en jour la gaieté de la jeune fille s'éva-

nouissait pour faire place à une tristesse amère.

Je l'aimais, Louis, mais jamais un mot de ma part n'est venu lui apprendre ce que j'éprouvais pour elle. Ce furent ces tristes circonstances qui m'obligèrent à m'éloigner de nouveau. Je courus m'ensevelir dans mon vieux manoir de Bretagne, pour y cacher mon malheur et essayer d'oublier, lorsque vous vintes m'y chercher. Dites maintenant n'avais-je pas raison de vous déclarer que je ne suis pas digne d'être aimé.

M. de Rouville tendit la main à son ami.

—Georges, lui dit-il, vous avez certainement de grands torts, mais vous avez beaucoup souffert. A tout péché miséricorde. Ecoutez-moi, pourquoi ne retourneriez-vous pas vers celle qui porte votre nom? Cette enfant que vous avez laissée sans grâces est peut-être aujourd'hui une femme charmante, qui malgré votre conduite indifférente vous attend encore.

Le marquis secoua la tête.

—Elle doit me détester, fit-il, n'ai-je pas empoisonné les premières années de sa jeunesse? Oserai-je jamais me présenter devant elle après lui avoir écrit comme je l'ai fait?

—Qui sait, Georges, le coeur de la femme est immense et n'êtes-vous pas doué des qualités qu'elles recherchent. Vous possédez un physique attrayant, des manières parfaites,

n'est-ce pas assez pour tenter la fortune? Tenez, si j'étais à votre place je m'assiérais là, j'écrirais à ma femme que je désapprouve ma conduite passée, que si elle veut bien le permettre je lui rendrai visite.

Georges hésita.

—Et Noëmie, dit-il.

—Noëmie vous oubliera, vous aussi.

Un profond soupir souleva la poitrine du marquis.

—Ma foi, dit-il, vous avez peut-être raison. Ne vaut-il pas mieux en finir de suite et connaître mon malheur tout entier. Je suis las de la vie que je mène, je sens bien qu'au fond de mon coeur doit vivre un éternel regret; mais je n'ai pas le droit de faire partager mes chagrins à Noëmie. Qu'elle apprenne donc de suite que je ne m'appartiens pas, ainsi que vous le dites, elle m'oubliera.

Ce dernier mot s'éteignit comme un soupir, puis avec une agitation fébrile le marquis saisit une plume et se mit à écrire rapidement. Louis se promenait à grands pas dans la chambre, regardant de temps en temps le marquis avec compassion.

—Pauvre ami, disait-il, il est vraiment à plaindre, à vingt-sept ans voir son avenir brisé. Mais ne vaut-il pas mieux qu'il retourne dès à présent vers sa femme, que le diable aurait dû emporter bien avant aujourd'hui.

Sur cete réflexion charitable, il vint se rasseori près de Georges pour l'encourager de nouveau.

. . . . . .

Au dehors, la bise gémissait; au dedans une femme pleurait. Et cependant dans ce petit boudoir tout invitait à sourire; tout, jusqu'aux petits rideaux roses, jusqu'aux mille bibelots qui ornaient la chambre, semblait, au lieu de larmes, solliciter le sourire.

Les beaux cheveux blonds de la jeune femme tombaient dans un négligé charmant sur ses épaules, ses petites mains, blanches et potelées, comme celles d'un enfant, demeuraient croisées au-dessus de sa tête. De temps en temps un profond soupir soulevait son sein, venant rompre le silence qui régnait dans cette pièce, où tous les objets de luxe, de confort étaient réunis: cependant dans ce lieu charmant régnait le désespoir.

Soudain un pas léger se fit entendre, la porte s'ouvrit doucement, une jeune fille de dix-huit ans environ se glissa dans la chambre, alla droit au canapé et se penchant vers l'inconnue l'appela tendrement.

—Noëmie, pardonne-moi de t'éveiller, dit-elle, mais je tenais tant à te voir aujourd'hui.

Noëmie releva la tête, alors ses beaux yeux bleus saphir apparurent à son amie tout baignés de larmes.

—Quoi, des pleurs! s'écria Léa de Nancray en l'attirant à elle, qui peut donc causer ton chagrin, toi que tout le monde adore, toi, à qui il me semble, rien ne manque ici bas. Que dirait George de Ferrares s'il te voyait ainsi gâter ton joli visage avec ces vilaines larmes? Laisse-moi te consoler, je suis certaine que tu n'as aucun sujet de te chagriner ainsi.

—Oh! répondit Noémie en cachant sa tête dans le sein de son amie, Léa, je voudrais mourir.

—Mourir, quand on a vingt ans, quand on est belle, quand on est aimée! Ah! Noémie, tu n'est pas raisonnable.

—Ecoute plutôt, Léa, car je ne puis plus longtemps te cacher mon malheur. Ce que je vais te dire tu ne pourras le croire, et cependant, hélas! il n'est que trop vrai, Léa, je suis mariée.

—Mariée! cela est impossible.

—Oui, je suis mariée et ce qui est bien pis, j'aime un autre homme que celui à qui je suis liée. Demain, je recevrai ce mari indifférent qui depuis sept ans ne m'avait donné signe de vie et aujourd'hui sollicite une entrevue. Mais je le recevrai uniquement pour lui exprimer toute la haine qu'il m'inspire, pour lui reprocher d'avoir brisé ma vie, pour lui avouer enfin que j'aime ailleurs, que sa présence m'est odieuse, que lui-même a fait naître mon aver-

sion et qu'il ne doit pas s'atendre à ce que jamais je vive sous le même toit que lui. Hélas! lorsque pour obéir à mon père, j'acceptai son nom, combien j'étais ignorante des malheurs qui m'atendaient. Disposée à aimer celui qu'on me donnait pour époux, ne l'ayant vu cependant qu'un instant, avec ma naïveté d'enfant de quatorze ans, il me semblait que je serais heureuse près de lui et j'aurais voulu dès lors ne pas le quitter. Mais on me fit comprendre que telles n'étaient pas les conditions, je devais retourner au couvent pour terminer mon éducation, mon mari ne pouvait s'embarrasser d'une petite fille telle que moi, plus tard seulement je pourrais le revoir. Avec mon imagination romanesque je me fis un idéal de ce mari, qui ne m'avait épousé que pour ma fortune, je mis à souhaiter l'instant devant nous réunir. Combien j'étudiai avec ardeur afin de devenir savante pour lui plaire. J'avais du goût naturel pour les arts, en peu de temps je remportai en peinture, en musique les premiers prix du couvent. Je m'appliquai sur toutes les branches afin qu'à son retour il put être fier de moi. Naïve enfant! j'étais tellement occupée de lui que j'avait fini par croire que moi ausi je devais avoir une part dons son esprit; lorsqu'un jour tout l'édifice de bonheur élevé dans mes rêves s'écroula devant une lettre de cet homme sans coeur qui m'a-

vouait ne pas m'aimer et désirait que nous demeurassions étrangers l'un pour l'autre. Oh! Léa, tu ne peux savoir quelle fut ma douleur. Ce nom que je m'étais habituée à aimer, je me mis à le détester et résolus de ne jamais le porter.

Mon père était mort, je ne craignais pas de l'offenser en renonçant à ce titre de baronne pour lequel son orgueil m'avait sacrifiée. En proie au désespoir, seule au monde à dix-huit ans, je vins chercher consolation auprès de ma cousine, Madame de Treslin, l'unique parente qui me restât. Elle se moqua de moi, de mon chagrin, me disant que j'étais une petite folle, que mon mari avait beaucoup de charité de me délivrer de sa présence, tous les hommes étant des embarras l'on devait bénir le ciel lorsqu'ils s'éloignaient. Puis, en m'embrassant, elle ajouta :

—"Ma chère petite, le baron est un niais de ne savoir apprécier une charmante enfant telle que vous, il faut donc se réjouir de son absence. Vous êtes beaucoup trop jeune et trop jolie pour gâter votre visage avec ces vilaines larmes. Venez demeurer avec moi et jouissez de la vie, à la jeunesse il faut le plaisir. Je n'ai pas d'enfant, c'est moi qui me charge de votre entrée dans le monde. Le titre de baronne vous déplaît changez-le pour celui de votre terre de Soulanges. Vous êtes libre, votre

mari vous le dit, donc vous êtes encore jeune fille. Amusez-nous et moquez-vous des hommes, c'est la plus grande consolation qu'une femme puisse trouver lorsqu'elle a été outragée.

Je finis par penser que ma cousine avait raison, dès lors, je résolus de ne plus me chagriner au sujet de celui qui m'abandonnait si lâchement. Le monde, je ne le connaissais pas, mais je m'y lançai avec toute la frénésie d'une femme, qui veut oublier. Je voulais ne pas avoir le temps de penser, de souffrir. J'y étais parvenue jusqu'à un certain point, cette vie d'insouciance et de plaisir avait engourdi mes souvenirs, lorsqu'un jour je rencontrai Georges de Ferrares. Alors une terrible réaction s'opéra en moi. Je sentis que jusqu'à ce moment il m'avait manqué une part de moi-même, je sondai le vide dans lequel j'avais vécu m'apercevant avec désespoir que j'aimais. Ce coeur que j'avais cru mort à tout sentiment d'amour se réveillait aux accents d'une voix adorée. Combien de moments doux, j'ai passés près de lui, payés l'instant d'après de larmes bien cruelles. Pourquoi nos deux âmes créées l'une pour l'autre, se rencontraient-elles, hélas, trop tard? Tout nous unissait, sympathie irrésistible, harmonie de sentiments. communion de pensées. Je retrouvais en lui mes goûts, mes idées. Que de

fois me trouvant accablée de tristesse, il chercha par une lecture intéressante à ramener chez moi la gaîté: Eh bien! les passages qu'il choisissait étaient ceux-là même que j'avais dévorés tout le jour en leur demandant l'oubli de mes ennuis.

Ah! Léa, Léa, pourquoi l'ai-je rencontré pour mon malheur et le sien. Vingt fois dans ses regards, remplis d'amour et d'angoisse, j'ai surpris un aveu qui montait de son coeur et mourait sur ses lèvres, car on dirait qu'il comprend qu'un invincible obstacle nous sépare. Oh! je voudrais mourir.

Les pleurs de la jeune femme recommencèrent à couler. Léa embrassa son amie.

—Pauvre Noémie, fit-elle, que puisje te dire pour consoler ta douleur? je voudrais tant te voir heureuse de nouveau. Moi qui venais te demander si tu assiterais au bal ce soir, combien peu je m'attendais à te trouver en larmes.

—Cela t'étonne, cependant bien souvent j'ai versé des pleurs amers avant d'entrer dans une réunion, et là, je paraissais gaie, heureuse; ainsi ce soir j'irai à ce bal, tout le monde croira à mon bonheur lorsque j'ai le désespoir dans l'âme.

. . . . . .

Le soir était venu. Debout devant sa glace, seule dans sa chambre, Noémie complétait sa toilette en y ajoutant une rose blanche. Elle

était parfaite dans cette riche robe de velours noir, contrastant si bien avec la blancheur marmoréenne de son cou, de ses épaules, de ses bras, n'ayant pour tout ornement qu'une fleur naturelle reposant avec coquetterie sur son sein. Il y avait tant de grâce, de charme, de poésie dans cette petite personne qu'il était difficile de la voir sans se sentir attirer vers elle.

La jeune femme jeta un long et triste regard dans son miroir; toute trace de larmes avait disparu de ses beaux yeux, l'on ne lisait plus sur cette figure enfantine qu'un peu de mélancolie ajoutant un nouvel attrait à sa beauté.

—Allons, dit-elle, encore un soir à jouer la comédie et demain tout pour moi sera fini.

Elle poussa un profond soupir, puis d'un mouvement nerveux saisit sa sortie de bal la jeta sur ses épaules, d'une légère gaze rose couvrit ses blonds cheveux et se dirigea au dehors ou sa voiture l'attendait pour la conduire chez le duc de Saint-Maur.

Le bal était dans toute son animation quand Melle de Soulanges y fit son entrée; en l'apercevant plusieurs jeunes gens se détachèrent des groupes qu'ils formaient et l'entourèrent. Elle était gaie, souriante, ayant pour chacun un mot aimable, plus d'une femme la voyant ainsi recherchée, admirée, murmura tout bas:

—Comme elle est heureuse.

Et elle, que lui faisaient ces admirateurs indifférents? n'y avait-il pas au fond de son coeur un amour qui lui donnait la mort sa gaieté même lui faisait mal, plus que jamais le monde lui semblait un rieur moqueur des angoisses de l'âme. Soudain elle pâlit, on venait d'annoncer le marquis de Ferrares, un homme d'une distinction parfaite, aux regards rêveurs, à la démarche noble et fière s'avança dans le salon. En entrant il chercha du regard une personne connue et tressaillit en apercevant Noémie; de suite il vint prendre place près d'elle.

—Je ne croyais pas vous rencontrer ce soir, dit-il.

Mademoiselle de Soulanges leva sur lui ses grands yeux sans répondre. Il lui sembla que Georges était plus triste qu'a l'ordinaire en prononçant ces paroles. Une résolution soudaine se peingnit sur les traits de la jeune femme, une pensée désespérante venait de s'emparer de son esprit.

—Il souffre, se dit-elle, eh bien! je vais tout lui avouer, lui dire combien je l'aime, qu'importe si nous devons être séparés, il ne faut pas qu'il croit que j'ai joué avec ses sentiments. Qu'il sache donc combien j'ai souffert pour lui.

Poussé par ce désir, elle répondit:

—Je ne serais pas ici, si je n'avais espéré

vous y voir. Je savais que votre présence me ferait du bien. J'ai été si triste tout le jour; il y a des instants dans la vie où l'existence est bien pénible.

Georges la regarda, c'était la première fois qu'elle lui parlait ainsi, il soupira et prenant subitement la main de la jeune fille il murmura:

—Noémie, vous souffrez, moi aussi, oh! venez loin de ce tumulte, j'ai tant de choses à vous dire: cette gaîté folle qui nous entoure me fait mal.

—Prenant le bras de Melle de Soulanges il l'entraina rapidement hors de la salle du bal, ils traversèrent plusieurs pièces et se trouvèrent enfin sur la vérandah.

La nuit était belle, mille étoiles brillaient dans l'immense nappe des cieux demeurée encore azurée; la terre ne semblait sommeiller qu'a demi, inondée des rayons assoupis de la lune. A cette heure du soir, un charme mystérieux régnait dans cet endroit et tous deux se sentaient émus, ravis de se retrouver enfin seuls sous le regard de Dieu. Pour quelques instants ils oublièrent le monde entier, les angoisses de leur âme, la cruelle entrevue du lendemain, les anxiétés du triste jour qui venait de finir; tout; ils avait tout oublié, si ce n'est qu'ils s'aimaient: les mains entrelacées ils demeuraient ainsi plongés dans une muette ivres-

se, n'osant prononcer une parole de crainte de voir s'envoler leur bonheur. Cependant cet instant de jouissance il fallait le rompre par un aveu cruel de si cruelle vérité.

—Noémie, dit enfin le marquis, j'ai à implorer votre pardon, vous allez me trouver bien lâche bien misérable; l'aveu que je vais vous faire, je l'ai retardé jusqu'à aujourd'hui, ne me sentant ni la force, ni le courage de vous avouer un secret qui doit m'éloigner de vous à jamais. Vous le savez, Noémie, je vous aime.

—Georges, n'achevez pas, j'ai tous les torts, c'est moi qui doit solliciter votre indulgence. Malheureuse que je suis! comment me jugerez-vous lorsque vous saurez tout? Oh! Georges, il faudra cependant me plaindre, me pardonner, car désormais ma vie sera si triste, si désolée. Depuis trois mois, sous le charme de votre présence, insensée! j'avais oublié le terrible passé, et ce coeur, auquel j'avais ordonné de ne plu sentir, de ne plus souffrir, de ne plus aimer, s'est réveillé. Je vous aimais avant de le savoir, chez vous je retrouvais les qualités qu'un jour j'avais osé rêver chez celui à qui j'avais voulu confier mes destinées. Hélas! pourquoi fallait-il vous rencontrez trop tard.

Brisée par l'émotion, la jeune femme fondit en larmes.

Le marquis très ému la regardait. Elle aussi

avait donc une page cruelle dans son existence dont jusqu'alors elle lui avait fait mystère? Qu'allait-elle lui révéler? Anxiété cruelle! que n'aurait-il donné à cette heure pour pouvoir lui dire: ,

—Aimez-moi, aimez-moi. Je veux vous consacrer ma vie; je veux par ma tendresse, je veux par mon amour vous faire oublier ce passé qui vous oppresse.

Qu'aurait-il donné à cet instant pour pouvoir la presser sur son coeur et lui demander d'être sa femme, sa femme chérie, la compagne de ses joies, la consolation de ses chagrins, la mère de ses enfants. Mais un obstacle les séparait, les larmes qu'il voyait couler, il n'avait pas le droit de les sécher. Combien était grande l'amertume de son âme. Voir souffrir celle qui est pour vous plus que tout au monde, et être impuissant à la soulager; sentir que tout vous unit ici bas, lorsque la fatalité vous ordonne de vous quitter, aimer qui vous aime, trouver l'idéal de vos rêves pour n'éprouver que les angoisses de la séparation; enfin voir le ciel entr'ouvert devant vous pour être précipité dans un lieu de douleur éternelle. Voilà tous les tourments qu'éprouvait Georges en contemplant près de lui la femme de son choix. En regardant ce visage charmant, ces traits délicats empreints de tant de souffrances, il éprouvait des regrets si cuisants qu'il n'avait

plus le pouvoir de prononcer une parole pour lui faire connaître la vérité, portant la main de Melle de Soulanges à ses lèvres, il lui murmura de cette voix douce et pénétrante qui lui avait acquis l'amour de tant de femmes.

—Noémie, votre douleur m'enlève tout énergie. Chère enfant, donnez-moi l'exemple du courage. Racontez-moi vos chagrins puisque j'ai la consolation d'être près de vous. Mais lorsque vous connaîtrez mon passé, lorsque vous m'aurez ordonné de vous quitter, rappelez-vous que mon coeur vous appartenait tout entier; que jamais aucune femme ne pourra vous y remplacer, que pour vous savoir à moi j'aurais affronté tous les dangers, souffert toutes les misères et me serais senti heureux de pouvoir à ce prix conserver votre amour. Si un jour vous m'avez pardonné et vous souvenez du malheureux qui vous aimait tant, rappelez-vous que jamais il n'a pu vous oublier.

—Georges, fit la jeune femme en étouffant ses sanglots, ah! je ne suis pas digne d'un tel amour. Tandis que ma conscience m'ordonnait de vous fuir, de vous éviter les tourments de mon âme, je ne vous ai rien dit. Georges, me pardonnerez-vous jamais de vous avoir trompé? depuis sept ans je suis mariée au baron de Maldigny, le nom que je porte n'est pas le mien.

Un cri échappa des lèvres du marquis. Etait-il possible, n'était-ce point un songe, devait-il s'éveiller pour éprouver toutes les tortures de la réalité? Noémie, la femme du baron de Maldigny! mais le baron de Maldigny c'était lui! Noémie était sa femme; fou de joie il saisit la jeune fille dans ses bras et la pressant avec délire sur son coeur il s'écria:

—Ah! répétez-moi ce que vous venez de dire. Est-il bien vrai, ai-je toute ma raison, ne suis-je pas le jouet d'un rêve.

—Laissez-moi, laissez-moi, dit-elle cherchant à se dégager de son étreinte. Vous ne m'avez donc pas comprise. Je suis la femme du baron de Maldigny.

—Noémie, je suis cet époux perfide qui vous abandonnait lâchement il y a sept ans. Le nom que je porte n'a pas toujours été mien. Hélas! insensé, je n'avais pas compris alors quel trésor l'on m'avait confié, et je m'éloignai sans songer qu'un jour pour être aimé de vous je sacrifierais volontiers tout au monde.

Et s'agenouillant devant elle.

—Noémie, murmura-t-il, pourrez-vous jamais me pardonner.

Tout ceci était si inattendu que ja jeune femme sentit ses forces l'abandonner sous le poids du bonheur, car le délire de la joie est aussi grand que celui du désespoir, elle se

serait affaisée sur le sol si le marquis ne l'eut soutenue.

—Ah! Georges, murmurat-elle en laissant tomber sa tête sur le sein de son époux, pourquoi m'aviez-vous abandonnée? Je serais morte de chagrin s'il m'avait fallu me séparer de vous, si vous n'aviez pas été le baron de Maldigny.

—Chère enfant, répondit-il, je n'ai rien pour justifier ma faute, mais les angoisses que j'ai éprouvées depuis que je vous connais m'ont fait expier mes torts envers vous. Maintenant vous connaissez mes erreurs, pourrez-vous encore m'aimer?

Pour toute réponse le jeune homme sentit deux bras caressants entourer son cou, les lèvres de la jeune femme chechèrent les siennes. Dans un long baiser d'amour tous deux oublièrent le passé.

Le lendemain on lisait dans les journaux de Paris: "Le marquis et la marquise de Ferrares viennent de quitter la capitale pour un voyage à Naples.

Grand émoi dans le cercle du faubourg St-Germain.

—Quelle est cette marquise de Ferrares, se demandaient toutes les femmes avec jalousie. Le marquis s'est donc marié à la sourdine? Cela paraît mal, très mal, un coup de tête sans doute?

Et les mères, qui avaient mis en Georges toutes leurs espérances, répétaient d'un ton larmoyant :

—Quel dommage! Un jeune homme qui aurait pu faire un si bon mariage. Il le regrettera.

—De qui parlez-vous? demanda à ce moment Mde de Treslin faisant son entrée dans le salon où se tenaient ces commérages.

—Du marquis de Ferrares. Ne savez-vous pas la nouvelle?

—Oui, sans doute, puisque c'est de chez moi qu'est partie la mariée.

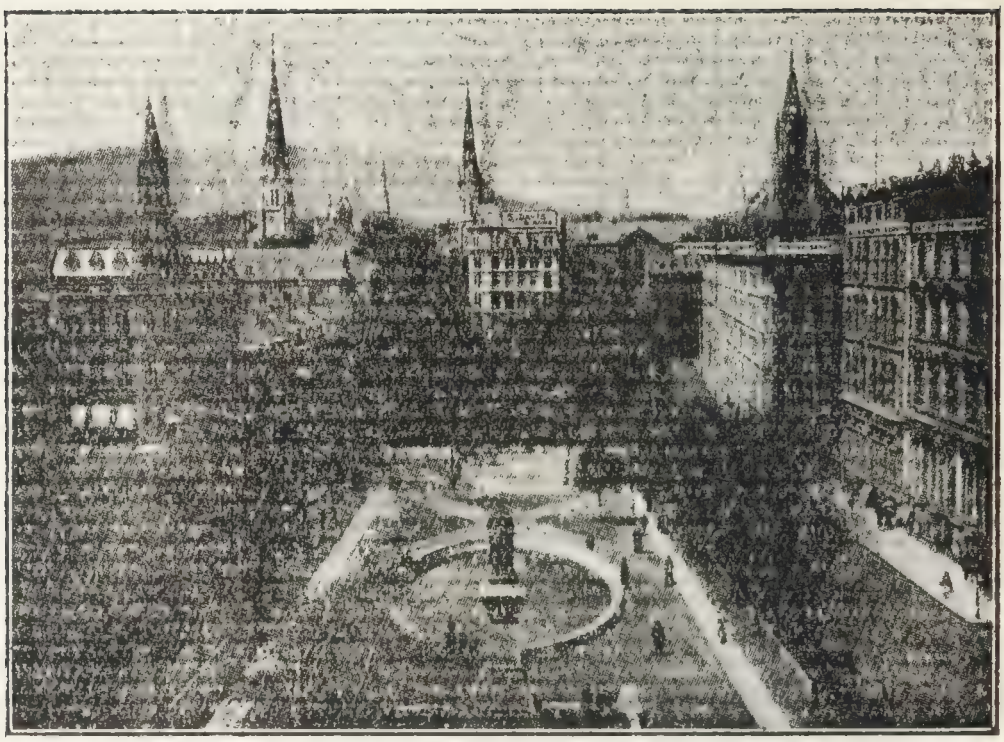
—Mais qui est-elle donc? s'écrièrent vingt voix à la fois.

—Noémie de Soulanges, répondit Mde de Treslin.

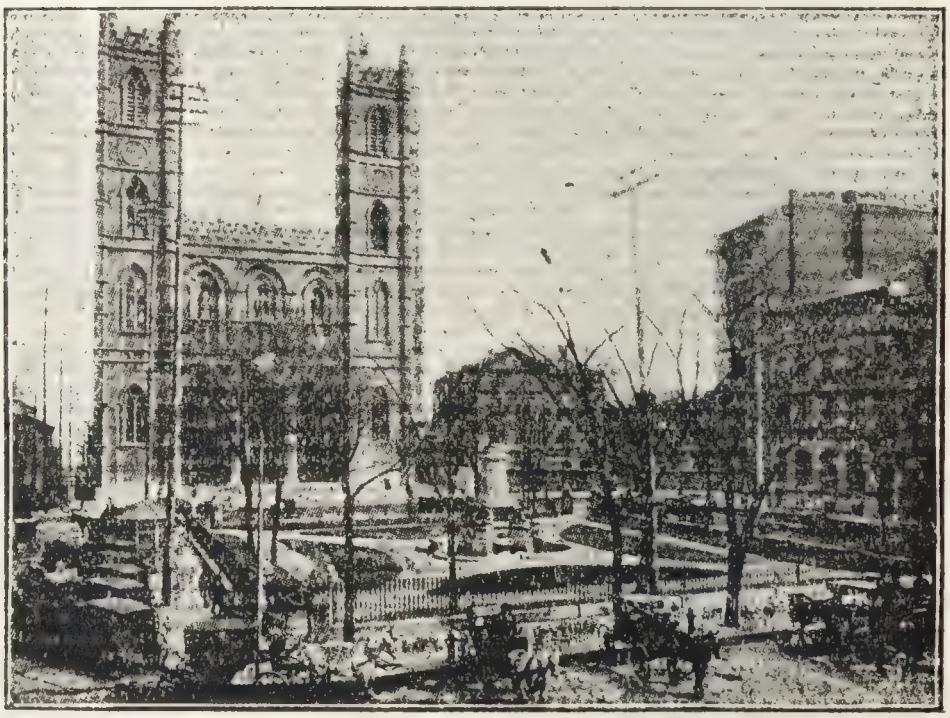
A ce nom Louis de Rouville s'était levé.

—Madame, dit-il, vous ai-je bien comprise?

—Oui, sans doute, répondit-elle, je sais ce qui vous inquiète; mais rassurez-vous, monsieur l'honneur de votre ami est sauf, l'on ne pourra le poursuivre pour bigamie, car son mariage que l'on annonce aujourd'hui était accompli depuis sept ans. Noémie est la fille du banquier Belcourt. Vous voyez qu'en la retrouvant le marquis à aussi retrouvé le bonheur.



Square Victoria à Montréal.



Eglise Notre-Dame à Montréal.

Le grand coeur de l'ouvrier canadien

On s'enmitouffle, on marche vite, il fait froid. Chacun se presse anxieux d'atteindre le logis; les patins des traineaux crient sur la grande route du Mile-End, où le vent gémit avec des sifflements aigus amoncelant la neige au pied des grands arbres couverts de givre, dont la tempête secoue les bras désolés. Les flocons tourbillonnent dans l'air, tels qu'une poussière du désert, aveuglant les passants. C'est une vraie nuit de Noël, à vingt-cinq degrés au-dessous de zéro.

Au détour du chemin un peloton de chétives moisonnettes montrent leurs toits délabrés. Pénétrons dans la première; quatre personnes: sont réunies dans la pièce d'entrée, deux femmes, deux enfants.

Les marmots se roulent, s'amusent et se querellent. On entend sur le poële, reluisant comme la face d'un Africain, le glou-glou du potage, répandant un arôme appétissant. Sur la table, la nappe est bien propre, quatre couverts y sont placés, un morceau de beurre, un morceau de fromage, une large terrine de grès remplie de lait, un pain. On n'attend plus que le maître du logis.

Sur le buffet un vieux St-Antoine, le bras cassé ne soutient plus que par un vrai miracle, l'enfant Dieu ; à ses pieds un petit cheval de bois traine une charrette qui, elle aussi est allée à la guerre, plus que trois roues à son actif ; à l'autre bout sous un globe de verre, deux mains de cire se réunissent dans une chaude étreinte, sur un plateau de velours rouge ; puis, plus loin, comme garniture, un pot de cristal, sans anse, deux tasses fêlées, un chien de faïence, un mouton que conduit son berger ; le tout rangé en bataille avec un sublime mépris du goût artistique. Pendus à la muraille, se voit des poëles, différents ustensiles de cuisine. Des chaises boiteuses, un sofa lit servant d'armoire, constituent l'ameublement de la pièce, qui en dépit de sa pauvreté respire un certain air de confort parcequ'il y règne une scrupuleuse propreté.

Le ronron du chat, couché sur un vieux tabouret, annonce combien ce commensal de

l'humble demeure est aimé et choyé.

Les deux femmes parlent à voix basse, de temps en temps les regards de la plus jeune se voilent d'une larme.

—Pauvre amie, dit-elle. Bientôt elle sera morte. Qui prendra soin de son enfant? lorsque j'étais malade, moi, c'est elle qui soignait mes mioches. Si mon homme le voulait!... mais l'hiver a été dûr, bien dûr, je n'ose lui demander ça, et tenez ça me fait une douleur qui m'étouffe quand j'vas la voir c'te pauvre voisine. J'dors pes d'la nuit parce que je comprends ben dans ses grands yeux mourants, c'qu'elle veut m'demander et qu'elle n'ose pas parce qu'al attend que j'lui en parle.

—Vous croyez donc qu'al n'en reviendra pas?

—Dame, elle est pomonique on n'en revient jamais de c'te maladie-là, avec ça les inquiétudes de la pauvreté, la pensée de laisser son enfant à des inconnus la minent plus vite encore, Pauvre amie.

La jeune femme essuie, avec le revers de son tablier d'indienne, une larme coulant lentement de ses yeux.

Ouf, la porte s'ouvre subitement et une rafale de neige, pénètre dans l'intérieur en même temps qu'un grand gaillard à stature d'athlète, à la physionomie rude, mais à l'expression franche, honnête.

—Ah! qu'il fait bon d'arriver par ce temps du diable, ma foi! j'ai cru que la tempête allait m'enterrer dans le chemin. Enfin, me v'là.

Il jette en même temps un sac de dragées aux bambins.

—Tiens, mes petits, c'est Noël demain, l'enfant Jésus ne vous a pas oubliés; mais pas de chicane, par exemple.

—Papa.

Les deux enfants s'approchent, l'un le saisit par la jambe, l'autre grimpe sur son épaule, lui les embrassant, les faisant sauter en l'air l'un après l'autre s'approche de sa femme.

—Quoi, des pleurs aujourd'hui, qu'est-ce qui t'tourmente, ça fait deux fois c'te semaine que j'te vois pleurer, c'est pas ton habitude. Est-ce que t'as pas assez confiance en moi pour m'dire ce qui t'cause da la peine. J'ai fait une bonne journée et j'veux que tout l'monde soit content ici. Allons dis-moi ce qu'it'faut tout d'suite.

Elle craintive.

—Tu vas m'gronder, p't'être?

—Parle, toujours.

—Eh bien! tu sais, la pauvre voisine, al va mourir bientôt, et son enfant...

—Ah! c'est vrai, la pauvre miséreuse, je n'y pensais plus, son enfant, oui, c'est bien triste.

—Si tu voulais...

—Eh bien, son enfant, si c'est ça qui t'chavire vas le chercher c't'enfant, ce sera tes étrennes. Je travaillerai un peu plus tard et il y aura du pain pour tout l'monde.

Le même soir où l'enfant Dieu descendait sur la terre pour sauver le monde, dans l'humble maisonnette, le berceau que l'on avait monté au grenier, se descendait pour recevoir un chétif poupon, tandis qu'au ciel montait rassérénée l'âme d'une martyre de la pauvreté.

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 23 17 01 03 012 0